

# FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

23<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 184

Juillet 1905

26, RUE DROUOT (IX<sup>e</sup>)



## Mélancolie

par

A. BELLEROCHE

Ayuntamiento de Madrid

Abonnement d'un an :

France..... 36 francs

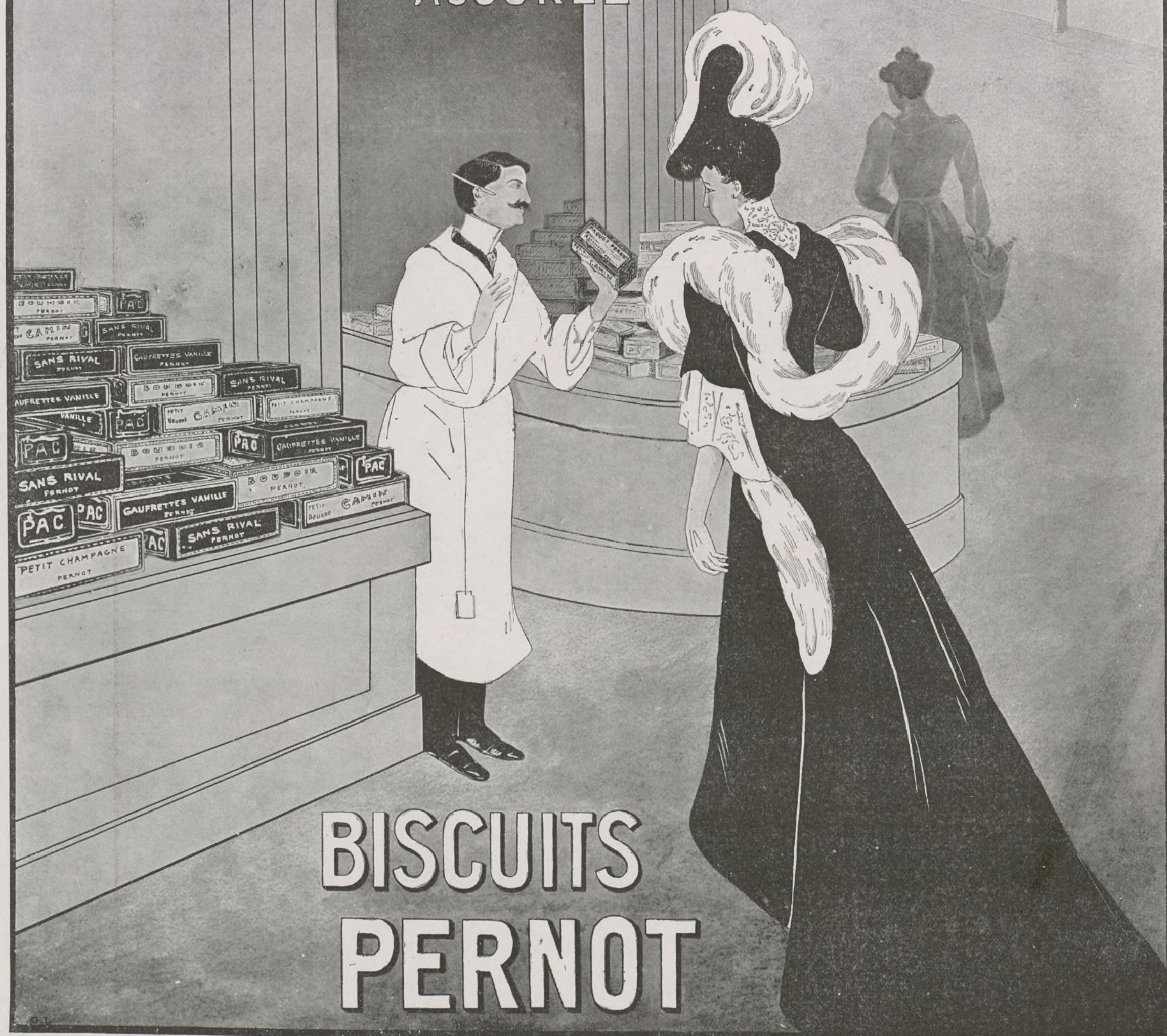
Etranger (Union postale) 42 —

PRIX { 3 FRANCS;  
ÉTRANGER : 3 FR. 50



# PAQUET PERNOT

P R A T I Q U E  
A V A N T A G E U X  
C O N S E R V A T I O N  
A S S U R É E



## BISCUITS PERNOT

Publicité HUGUET, VINART & Co, 4, Rue Serlio, PARIS



ILLUSTRATION

DE M. K.-X. ROUSSEL

## L'HOMME

## AU

## MIRACLE

NOUVELLE INÉDITE

DE ROMAIN COOLUS



IL Y AVAIT UNE FOIS dans une très vieille ville d'Allemagne un très vieux vieillard. Sans doute un vieillard est toujours vieux; mais il semblait vraiment impossible qu'on le pût être à ce point.

Ce vieillard fossile avait l'aspect ordinaire — et par là même extraordinaire — des hommes que la vie a usés. Sa barbe et ses cheveux pendaient de façon mélancolique et le faisaient ressembler à ces patriarches des Bibles que les imagiers chargent volontiers de buis-

sons de crins. Son visage était ravagé de rides profondes, évoquant plutôt des ornières que des sillons. Sa peau bistrée semblait à la longue avoir gardé le reflet de la terre. Le goudron de son hâle prouvait que le temps n'est pas chose si immatérielle que l'ont soutenu certaines métaphysiques.

D'où venait cet homme? Quel il était? Quand avait-il fait pour la première fois son apparition dans cette très vieille ville franconienne, qui n'est pas Nuremberg, mais qui lui ressemble comme une petite sœur? Personne ne l'a jamais su. Si quelqu'un l'a su, il ne l'a jamais dit; ou, s'il l'a dit, ce fut de façon si confidentielle que nul ne l'a jamais répété. On s'était accoutumé peu à peu à voir passer, par les rues tortueuses et enchevêtrées, ce délabrement corporel.

Et cependant, dans le visage dévasté et presque inhumain, tanné, parcheminé, gaufré, vivaient encore, brillaient toujours, inusables et d'une jeunesse effrayante, deux yeux expressifs, clairs, calmes et lumineux, parfois aussi bleus que le ciel et la mer, parfois aussi verts que la mer et les prés.

Ce vieillard n'avait pas de nom; on l'appelait familièrement et nigmatiquement : *L'Homme au Miracle*.

Tous les bambins le connaissaient; ils le connaissaient d'abord et depuis leur âge le plus fragile par les récits des

mères. Celles-ci se plaisaient en effet à invoquer *L'Homme au Miracle*, lorsque leur autorité méconnue avait besoin d'un recours extraordinaire; elles menaçaient alors leurs marmailles indisciplinées du terrible bonhomme à qui leur imagination complaisante prêtait de mystérieux pouvoirs. A les en croire, il devait être de connivence avec Dieu lui-même ou de complicité avec le diable en personne; et rien ne lui demeurerait secret des desseins bienveillants d'en haut ou des malfaisantes intentions d'en bas. Le nombre était incalculable — et chaque jour d'ailleurs s'accroissait — des enfants sages qu'il avait guéris de la fièvre, préservés des voleurs ou garés du garou; non moindre, celui des mauvais garçons qu'il avait insidieusement enlevés à leurs familles — malgré tout, éplorées — livrés en pâture aux fauves, disloqués pour le plus grand agrément des foules foraines, voire accommodés en civet.

Il était capable de tout le bien concevable et de tout le mal possible; ceux qui méritaient de la récompense n'avaient jamais en vain compté sur lui, et ceux qui encourageaient de la peine ne s'étaient jamais soustraits au châtement inévitable. Aussi les mères, dont la morale prend volontiers un aspect utilitaire, conseillaient-elles à leurs enfants de se concilier par leur conduite les sympathies expresses de *L'Homme au Miracle*, si redoutable à ceux qu'il prenait en grippe.

Mais les petits ne connaissaient pas seulement par ouï-dire ce personnage légendaire; la plupart l'avaient aperçu au détour d'une ruelle, alors qu'ils revenaient de l'école; ils avaient nettement vu son large feutre et son vaste manteau, ce manteau flottant et battant comme une aile de chauve-souris, et dans les plis duquel il emportait ses victimes; ils avaient non moins nettement distingué sa barbe fluviale et ses cheveux foisonnants, dont la blancheur couvrait d'un argent singulier des épaules voûtées, tassées et sournaises. Sa démarche aussi, menue et saccadée, les avait frappés et plus d'un avait encore dans l'oreille le bruit sec de sa canne contre le pavé.

Cette canne d'ailleurs avait une histoire. Ceux qui se vantaient d'avoir approché le Bonhomme Miracle prétendaient que cette canne possédait des vertus extraordinaires; il suffisait que le vieux l'étendit horizontalement dans la direction d'un homme pour qu'aussitôt cet homme tombât comme foudroyé. Les habiles assuraient que cette canne était en communication per-



manente avec le feu central. Ils n'en disaient pas davantage, mais ils en laissaient entendre bien plus long, et leur silence énigmatique semblait mâcher des secrets effrayants. — De plus, cette canne était surmontée d'une tête de singe qui par moments s'animait, grimaçait, riait, sifflait, reniflait, criait. Ce singe paraissait s'amuser infiniment de tout ce qui se passait autour de lui et souvent il tirait la langue aux gens; mais il ne fallait pas s'aviser de le plaisanter, car il n'entendait pas rail-

l'écart des parties de silence. Aussi ses camarades s'étaient-ils formé de lui une opinion sévère : on attribuait sa réserve à l'orgueil. Les gamins ne sont généralement pas des psychologues très experts, et lorsqu'ils ont à s'expliquer des attitudes humaines ou des actes, il ne faut pas s'étonner qu'ils aient recours aux mobiles les plus immédiats et les plus simples. On accusait donc Elias de fierté et l'on souhaitait, à voix haute presque, qu'une bonne leçon vînt le corriger.

Elias, comme tous les êtres prédisposés à la vie intérieure, se souciait médiocrement de l'opinion des autres. Il avait sa façon à lui d'être heureux et il comprenait confusément qu'il avait le droit d'être heureux à sa convenance. Toutefois ses réflexions connaissaient des moments de trouble; il se demandait avec anxiété pourquoi une infinité de choses étaient ce qu'elles étaient, et lorsqu'il ne trouvait rien à se répondre qui le satisfît, il se désespérait. Heureusement ses désespoirs avaient son âge et duraient juste le temps que peut s'affliger logiquement une âme de six ans. Cependant, comme ils se succédaient d'heure en heure, Elias n'en était pas moins un jeune citoyen très malheureux.

Un jour, à la sortie de l'école, il rencontra l'Homme au Miracle. Le vieux leva sur lui ses yeux bleus et verts et passa, en faisant sonner sa canne. Elias s'arrêta, le regarda s'éloigner. C'était donc là le bonhomme qui avait le pouvoir de commander aux objets, et de foudroyer les gens par la seule menace de son bâton magique. Sans doute il

avait un regard étrange, des yeux équivoques et bizarres. Mais, sauf cette particularité, rien dans son aspect ne le distinguait d'une façon décisive des trimardeurs, loqueteux et miséreux qui vous croisent sur les routes, mendient du pain et sonnent avec insistance, le soir, aux portes des métairies. Le chapeau large, aux ailes d'oiseau de mer, est le même; la blouse trouée, arlequinée de pièces usées ou luisantes, ne diffère pas. Est-ce que vraiment ce vieil homme a le privilège extraordinaire de pouvoir plus que les autres et, en agissant, de créer du miracle?

Elias en doute. L'esprit d'Elias offre pour l'observateur des choses intérieures un phénomène curieux; il est atteint d'une maladie qui semble réservée aux adultes : le scepticisme. Elias, bien qu'il ait à peine accompli six années de son âge, ne croit plus. Il ne croit plus aux contes de fées. Il sait que ce sont inventions ingénieuses pour amuser ou terrifier les enfants; mais il a la certitude que rien de ce qu'ils racontent n'est réel, que rien n'en est arrivé et n'en arrivera jamais. Il discerne, avec une sûreté de jugement surprenante et presque regrettable, le domaine de la fiction de celui de la vie. On ne le trompe pas; il n'est plus dupe. Il sait comment les bottes se fabriquent, et il sourit des gens bottés qui se vantent de faire sept lieues d'une seule enjambée; il a déjà pris le chemin de fer et volontiers il tendrait, en ricanant, un bon billet de première classe à l'ogre impatient de chair fraîche. Ainsi l'image terrifiante de ce mangeur présomptueux n'accélère-t-elle pas les mouvements de son courageux petit cœur; il connaît,



lerie et, utilisant pour se venger le feu emmagasiné dans la canne, il lançait contre ses ennemis des jets de flamme soufrée. Voilà ce que racontaient, sur cette extraordinaire canne, les privilégiés qui juraient avoir approché l'Homme au Miracle.

## II

Le petit Elias vient d'avoir six ans; il en est très fier. Il a raison. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir six ans et, parmi la gent puérile, le monsieur de six ans se sent vénérable dont les jambes ne sont plus à l'air sous la cloche mobile d'une jupe, mais s'estiment revêtues d'une dignité nouvelle, étant prisonnières de la première culotte.

Elias était un de ces garçons précoces dont les regards prématurément méditatifs et concentrés inquiètent la tendresse des mères. A cet âge, il sied que les yeux des enfants trouvent leur joie à papillonner sur les choses, qui sont colorées et belles; il ne leur convient pas de s'intéresser déjà à des spectacles intérieurs. Elias avait ce défaut : il était volontiers pensif et réfléchissait. Pis encore : il n'aimait pas rire; jamais ses compagnons ne le trouvaient prêt à s'associer à leurs jeux; il refusait de s'exercer à pousser d'un pied adroit une pierre voyageuse dans les cases d'une marelle; il dédaignait la lutte fervente et les prisonniers symboliques capturés dans une aventure de barres; il lui répugnait de ployer le dos et de courber la nuque pour offrir à tel voltigeur un obstacle à franchir d'élan; à toutes ces prouesses où la fièvre d'action enfantine trouve à se satisfaire, Elias préférait la solitude; il faisait à



parbleu! de grands gaillards doués de muscles herculéens et qui, d'un coup de poing, assommèrent un bœuf (un petit bœuf!). Il en connaît même que la nature a dotés d'un estomac invincible et qui engloutissent, en un seul repas, de hautes choucroutes bastionnées de saucisses, parmi des océans de bière. Mais il ne croit pas à l'existence de monstres humains dont l'appétit ne se peut satisfaire que de chair fraîche; il les considère comme de folles imaginations, sorties *tout illustrées* du cerveau des poètes, et, lorsqu'il regarde quelques-uns de ses camarades écoutant bouche bée et prunelles écarquillées ces histoires à dormir debout, il hausse imperceptiblement ses épaules raisonnables.

Toutefois, la légende de l'*Homme au Miracle* le préoccupe davantage; celui-là au moins existe; on l'a vu; il traverse les rues dans un accoutrement précis; ce n'est pas seulement une de ces figures légendaires dont, pour se représenter l'apparence extérieure, il faille recourir aux gravures. Comment se pourrait-il faire qu'un pareil loqueteux eût recueilli l'héritage des anciennes sorcelleries? Et d'abord, se demande Elias, quel miracle a-t-il accompli?

Il est vraiment trop facile de déclarer qu'il a sauvé des enfants malades et foudroyé des gens qui l'avaient irrité. Quels enfants? Les désigne-t-on? Quelles gens? En a-t-on conservé le souvenir? Les miracles qu'on lui attribue sont évidemment de prétendus miracles; il faudrait prouver que c'est la *volonté expresse* de ce vieux qui a épargné les premiers et condamné les seconds? Aussi, cependant que l'*Homme au Miracle* disparaît dans le crépuscule, Elias considère-t-il avec mépris les gamins qui passent et lui crient: « Prends garde; si tu approches l'*Homme au Miracle*, il finira par t'arriver malheur! »

### III

Deux mois se sont passés. Elias a longuement ruminé des secrets qu'il n'a confiés à personne; on le traite de cachotier et ce n'est pas à tort; il s'enferme dans son âme comme dans un cachot. Ce gamin de six ans fera peut-être quelque jour un savant admirable; car il a le désir des choses exactes et la patience qui s'acharne à la découverte et l'ingénieuse intuition des moyens! Mais, pour le moment, c'est un bambin très déconcertant.

Il a décidé tout simplement — oui, tout simplement — de guetter l'*Homme au Miracle* et, dès son apparition, de s'attacher obstinément à ses pas; il a décidé de le suivre jusqu'à ce qu'ils se trouvent, tous les deux, loin des gens qui épient, loin des regards qui espionnent, loin des langues qui rapportent! L'*Homme au Miracle* doit habiter quelque mesure en un endroit isolé. Dès qu'ils seront affranchis de tout voisinage et libres de leurs mouvements, le petit Elias abordera le vieux sorcier et le priera, très poliment (oh!), son chapeau à la main et la voix pleine de déférence, de lui dire franchement s'il peut faire un miracle et, au besoin, d'en faire un là, tout de suite, pour lui tout seul. Si le vieil homme désire de l'argent, Elias lui offrira les trois thalers que son oncle lui a donnés pour sa fête, en cachette de ses parents. S'il est plus exigeant et demande, ainsi qu'il arrive dans les contes, le don définitif de son âme, Elias est décidé à la lui céder, tant est vive et pressante sa curiosité; il est vrai qu'il a le sentiment confus qu'en concluant pareil marché, l'*Homme au Miracle* serait dupe; car il apparaît au petit bonhomme que personne ne peut se défaire de son âme et que chacun y a droit dans la mesure où il s'est efforcé de s'en

créer une. Or Elias a devant soi toute une longue vie pour réparer ce dommage et s'offrir le luxe d'une âme bien à soi.

Pendant quelques semaines, l'attente d'Elias fut déçue; il avait beau, sitôt l'école terminée, courir à l'endroit où, une fois déjà, il avait rencontré l'*Homme au Miracle*; ce dernier ne reparaisait plus. Cette absence prolongée causa un profond chagrin à Elias qui voyait déjà tous ses plans contrariés et sa curiosité déçue. Mais, un jour du mois qui suivit, il éprouva une joie vive en apercevant l'*Homme au Miracle* arrêté devant la boutique d'un libraire et occupé à déchiffrer les titres de gros livres poussiéreux — des grimoires, sans doute. Elias se tint à distance, de façon à ne pas éveiller l'attention du vieillard, mais aussi à ne pas le perdre de vue. Lorsque l'homme se remit en marche, Elias le suivit de loin, marchant avec précaution et retenant son haleine; car il pensait qu'un vieillard aussi exceptionnel devait avoir l'ouïe très fine et percevoir les plus légers bruits. De temps à autre, la canne à tête de singe sonnait sur le pavé et des ménagères rentraient précipitamment bousculant leurs mioches, comme si elles avaient eu tout à coup le diable à leurs cottes. Aux fenêtres on distinguait des têtes ahuries de gamins, aux pupilles agrandies par la peur. C'était la fâcheuse Morale qui passait, sous la forme rébarbative d'un croquemitaine, voûté et haillonneux.

Elias, que ces effrois puérils avaient depuis longtemps abandonné, souriait de la naïveté de ces paniques. Que peuvent-ils craindre, pensait-il? La fameuse canne est un simple bâton sur lequel, d'un couteau adroit, on a sculpté une tête de singe; la main qui la porte est une main débile, aux doigts engourdis et paresseux, incapables peut-être de la maintenir plus d'un instant dans la redoutable position horizontale. Alors?

Ce pensant, il continuait à marcher sur les pas de l'*Homme au Miracle*. Ce dernier allait lentement, mais du moins ne s'arrêtait plus. Ils arrivèrent bientôt aux portes de la ville et, comme le soleil baissait, l'intrépide petit Elias sentit pour la



première fois au cœur un léger émoi. Dans quelle aventure s'engageait-il? Bientôt il ferait nuit noire.

Ce n'est pas que les ténèbres fissent trembler le petit Elias; les âmes de sa trempe ne s'intimident pas de l'obscurité, moins encore des formes bizarres que la lune se complait à dessiner sur la blancheur morne des routes. Il sait que les revenants ont beaucoup de mal à revenir et il n'en craint pas la rencontre. Mais, malgré sa témérité, Elias a l'âme tendre



et il n'est pas sans souci de l'inquiétude que vont éprouver ses parents, s'il manque au repas du soir. Aussi, pour leur épargner d'inutiles angoisses, se décide-t-il brusquement à aborder le Vieux Bonhomme.

« — Monsieur l'Homme au Miracle, dit-il en soulevant sa casquette, je voudrais vous poser une question!... »

Le vieux s'arrête, stupéfait. C'est la première fois, depuis de longues années, qu'un enfant a l'audace de l'aborder et de lui parler; ses grands yeux bleus et verts considèrent avec surprise le petit Elias, dont la physionomie décidée atteste une petite âme courageuse.

« — Que veux-tu, répond le vieillard? Tu ne crains donc pas comme les autres que je n'abuse contre toi de mon pouvoir magique? »

« — Je n'ai rien fait qui mérite un châiment, s'écrie Elias. Je ne crois pas que vous puissiez vous irriter de mon audace. Je voudrais vous interroger, simplement.

« — Et que désires-tu savoir? »

« — On vous appelle l'Homme au Miracle; je voudrais que vous me disiez franchement si vraiment il y a des miracles et alors comment il faut s'y prendre pour en faire. »

Le Bonhomme sourit : « — Suis-moi dans ma bicoque, dit-il.

« — Est-ce loin, interroge Elias; il commence à faire nuit et je crains que mes parents ne soient inquiets.

« — Rassure-toi, répond le vieux; nous sommes arrivés. »

En effet, il n'avaient pas fait cent mètres qu'Elias aperçut une petiteasure biscornue; elle était située dans un terrain vague, semé de briques, de pierres moussues, de tessons et de ronces; pour ne pas se blesser, il fallait marcher avec précaution. Elias suivit le vieux en s'accrochant à son manteau.

La porte ouverte, Elias, à la lueur falote d'une chandelle, distingua un intérieur misérable composé d'un lit, d'une chaise et d'une table; au mur pendait une guitare cassée; sur le couvercle d'un poêle éteint dormait un chat somptueux qui ne daigna pas remuer quand ils entrèrent.

« — Assieds-toi, dit le Bonhomme, désignant du doigt l'unique chaise du logis; tu me demandes s'il existe des miracles. Je te réponds oui; tu me demandes comment il faut s'y prendre pour en faire; je te répondrai que je n'en sais rien, mais que tout le monde en fait; voilà la vérité. »

Elias se mit à sourire : « — Prouvez-le, dit-il. »

Le vieux hocha la tête : « — A quoi bon? tu ne seras pas convaincu davantage lorsque je t'aurai fourni la preuve que tu réclames. Regarde ce chat; il dort tranquillement, béatement, magnifiquement; lui aussi a le sentiment confus qu'il n'existe pas de miracles. Sinon, il n'en prendrait pas ainsi à son aise, mon petit; il tremblerait de tout son poil; il frémirait de tous ses membres; toi-même si tu croyais au miracle, ne te sauverais-tu pas tout de suite de toute la vitesse de tes petites jambes? Vous êtes des inconscients et il faut vous pardonner; sinon l'un et l'autre vous mériteriez une leçon. »



Elias se gratta le bout du nez et dit : « — Ce n'est pas une preuve. »

« — Tu es obstiné, répartit le vieux; je vais donc t'en donner une. Dis moi, petit, comprends-tu pourquoi ce chat existe? T'expliques-tu pourquoi tu existes? Pour ma part, je ne puis te renseigner à ce sujet; le chat et toi, vous me paraissez des miracles plus extraordinaires que tous les miracles des contes.

Tu as voulu voir un miracle? regarde; le miracle essentiel, c'est qu'il y ait quelque chose. Tant que quelque chose existera, il y aura donc du miracle. Voilà ma réponse à ta première question. »

Elias ne comprenait pas très bien, mais il lui apparaissait vaguement que le vieux ne prononçait pas des paroles absurdes.

« J'ai dit, continua-t-il, que tout le monde peut faire des miracles. Tu ne me crois sur parole? »

« — Non, dit Elias.

« — Eh bien, regarde! »

Le vieux saisit le chat par la peau du cou, le souleva et, malgré les efforts désespérés de la bête pour se dégager, l'assomma. Puis il jeta aux pieds d'Elias consterné le corps inerte de l'animal.

« — Je viens de faire un miracle, cria le vieux, un miracle plus extraordinaire que tous les miracles des contes; je viens par ma volonté d'anéantir quelque chose qui existait; il n'y a qu'un instant un être vivait dont voici la défroque; il a suffi d'une idée traversant ma tête et aussitôt il est mort. Comprends-tu qu'après le miracle d'exister le miracle le plus surprenant est de n'exister plus? Et ne sommes-nous pas tous des faiseurs de miracles, puisque nous possédons le pouvoir de détruire des choses que nous n'avons pas créées? »

« Te faut-il une preuve plus décisive, s'écria le bonhomme en s'exaltant? Faut-il qu'autour de ton petit cou je mette mes doigts comme un collier magique? Je serrerai doucement, doucement; mais, peu à peu, tu sentiras ta petite âme trembler comme une lumière que le vent harcèle, et s'amoindrir et s'atténuer et devenir exiguë, pâle, indécise, si indécise que tu douteras d'elle. Puis il fera tout noir en toi et tu ne verras plus rien; tu n'entendras plus rien; tu ne riras plus jamais ni ne pleureras, ni ne retourneras à l'école; tu seras une loque, comme ce chat à qui tu peux impunément donner du pied sans avoir à redouter la saillie d'une de ses griffes. Et ce sera fini de toi, petit bonhomme. Une minute, pour cela, je ne te demande qu'une minute. Ce n'est pas long, hein! pour faire un miracle, un vrai miracle, un miracle inouï, le plus grand des miracles en ce qui te concerne. Veux-tu que j'essaie, dis-moi? Tu seras peut-être convaincu. Allons! approche, n'aie pas peur! Ce sera l'affaire d'un instant! »

Elias s'était levé, tremblant de tous ses membres; il avait le visage si blanc qu'on eût dit que tout le sang de son corps s'était changé en lait. Ses yeux à travers leurs larmes luisaient comme des écailles de poissons dans un aquarium.

« — Monsieur l'Homme, laissez-moi m'en aller, s'écria Elias; je ne le ferai plus.

« — Soit, reprit le vieux, mais d'abord rends-moi le



chat que tu m'as tué; tu ne t'en iras que si tu le fais revivre; ressuscite-le.

» — Hélas! s'écria Elias en pleurant! Moi, je ne fais pas de miracles! Ne me tuez pas pour cela, monsieur! »

Elias se mit à sanglotter si violemment que le bonhomme crut devoir le consoler : « — Allons! dit-il, petit bougre, calme-toi, je te dispense pour aujourd'hui de faire ce miracle; va-t'en; cours le plus vite que tu pourras et va rassurer tes parents qui doivent être dans les transes; rappelle-toi que tout est miraculeux dans ce monde et que c'est un miracle si tu vis encore; emporte la peau de ce pauvre chat qui s'est

sacrifié pour te convaincre et pends-la au mur de ta chambre; elle te donnera à réfléchir. Adieu. »

Elias, dès qu'il eut regagné la route, se mit à courir de toutes ses forces; il lui semblait que des meutes de matous irrités bondissaient derrière lui prêts à lui planter leurs griffes dans les jambes. Il traversa la ville d'une haleine; et jamais ses parents ne surent pourquoi on le rapporta chez eux évanoui, tenant entre ses doigts crispés la défroque sangui-nolente d'un chat.

ROMAIN COOLUS



\*\*\*



## PROVERBES du MOIS de JUILLET



Au plus tard en Juillet  
Faucille au poignet



A la Sainte-Berthe  
L'amande verte



Année de groseilles  
Année de bouteilles

Dessins inédits de G. DELAW



# PROVERBES du MOIS de JUILLET



Qui veut bon navet  
Le sème en Juillet.



Au mois de Juillet  
Drapier ne vend pas de gilet.



La rosée de Saint-Savin  
Est, dit-on, rosée de vin.

Dessins inédits de G. DELAW



# Le Musée d'un Chef de la Sûreté



par M. F. GORON

**V**OUS ME DEMANDEZ très aimablement de vous donner quelques renseignements sur mes panoplies et mes vitrines, autrement dit sur mon petit musée.

Je vous les envoie écrits au courant de la plume sans plus de prétention que de symétrie. Ne vous étonnez donc pas si de temps en temps je saute d'un sujet à l'autre.

Une partie des objets composant mes panoplies m'a été donnée par des collègues étrangers qui me savaient fureteur et bibeloteur.

Ils forment ce qu'on pourrait appeler les accessoires de la police.

Quant à mes vitrines qui renferment les souvenirs d'un certain nombre de criminels, c'est tout différent, comme vous le verrez.

Pour plus de clarté, je suis forcé de dresser de tout cela une sorte de nomenclature, en m'attachant d'abord aux panoplies.

J'espère que ces notes ne vous ennueront pas. C'est tout ce que je désire...

Conformons-nous à l'usage courant qui consiste généralement à commencer par le commencement, et débutons par ce qui concerne les soldats de la loi ainsi qu'on les désigne en style noble et que les gens mal avisés appellent *flics*, *sergots*, ajoutant même quelquefois le nom d'un doux ruminant que je veux oublier.



Tout le monde connaît le *bâton blanc* dont

M. Lépine a doté nos modernes et modestes gardiens de la paix, et que la foule gouailleuse a irrévérencieusement baptisé du sobriquet de *bâton de guimauve*.



Nous y reviendrons après être remontés à son origine et avoir suivi ses multiples transformations, à ce petit bout de bois si plaisanté, et qui, sans qu'il y paraisse, constitue sous ses avatars successifs tout bonnement le symbole de la police.

En effet dans la forme actuelle aussi bien qu'à l'état de manche de hallebarde ou de canne d'aspects variés, n'est-ce pas toujours — si j'ose m'exprimer ainsi — une trique plus ou moins longue, mais quand même une trique qu'il représente?

Loin de ma pensée qu'on en ait jamais fait chez nous, et encore moins qu'on en fasse actuellement un usage exagéré, même modéré.

Je n'ai voulu émettre qu'une réflexion philosophique; cela va de soi.

Et je reprends.

Antérieurement à HENRI II qui le réglementa en 1559, le *guet* était simplement militaire, ainsi que cela fut, du reste, à plusieurs reprises plus tard, sous les régimes les plus disparates.

Le fils de FRANÇOIS I<sup>er</sup> institue les *archers* et leur donne *épieux* (en souvenir des archers écossais de LOUIS XI), *javelines* et autres bâtons.

Vous voyez, les voilà qui font leur apparition dès le début!

En outre, il leur attribue une hallebarde à chacun. Celle-ci qui avait le précieux et triple avantage de toucher, piquer et assommer, persiste tellement, malgré les innombrables modifications apportées entre temps aux uniformes et à l'équipement, qu'on la voit encore en 1771, sous LOUIS XV, dans les mains des sergents, tandis que les simples soldats de police portent le mousquet.

Sous ce dernier règne, comme sous le précédent, la canne longue, majestueuse, ainsi qu'il convient à l'époque des perruques est le principal apanage des *exempts*.

Nous sautons à la Révolution et voyons les officiers de



DESSINS  
de PAUL DESTÉZ





Reproduction interdite

Collection de M. PAUL DOLLINGEN

SAPHO

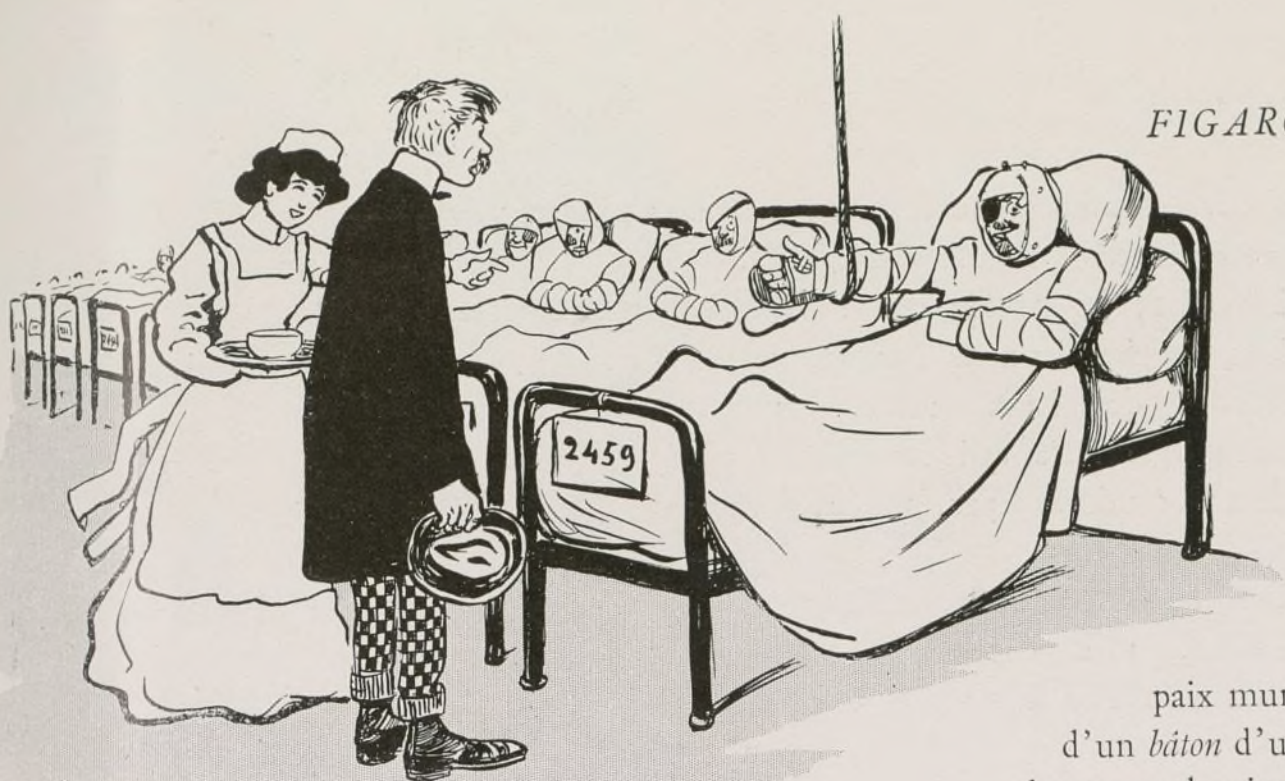
Peinture de EYMONNET.

Ayuntamiento de Madrid









paix munis  
d'un bâton d'une  
longueur de vingt-  
deux centimètres.

On le leur supprime à  
quelque temps de là, (on suppri-  
mait tant de choses y compris les  
têtes) pour le leur rendre en 1802, mais  
cette fois, orné d'un ruban tricolore.

D'avril 1819 à juillet 1830, ils le conservent (mais  
naturellement, puisque les BOURBONS sont sur le trône)  
pendu à un ruban blanc fleurdelisé.

Sous LOUIS-PHILIPPE, de 1830 à 1848, on leur confie  
un bâton noir qui, entre parenthèses, est infiniment moins  
lourd que ceux adoptés en Angleterre et aux Etats-Unis,  
lesquels, le cas échéant, peuvent, malgré leur aspect pacifique,  
prendre avec une merveilleuse facilité, les vigoureuses qualités  
d'un sérieux casse-tête.

Il portait à son extrémité un œil grand ouvert. Il était  
droit, terminé par une sorte de pomme légèrement aplatie,  
blanche, au milieu de laquelle, sous la main de son porteur,  
le symbole fixe, menaçant s'écrouillait.

De là l'origine du mot d'argot usité dans le peuple  
*Quart d'œil* pour désigner non pas spécialement ces fonction-  
naires, mais, par amplification, les commissaires de police.

Comme ils sont quatre par arrondissement, chacun d'eux  
n'est censé représenter que le quart de ce fameux œil.

Puisque j'ai été amené à parler incidemment des bâtons  
étrangers, je ne vois pas d'inconvénient à leur consacrer encore  
quelques mots.

Ce faisant, je reste dans mon sujet, puisqu'ils font  
partie des panoplies.

Le policeman anglais a presque toujours le sien dans son  
étui pendu au ceinturon.

Il ne l'exhibe que dans les cas de force majeure, de  
circonstances exceptionnelles. Ganté d'une main, laquelle tient  
flottant le gant non utilisé, veut-il faire stopper au coin  
d'une rue, plusieurs files de voitures de tout acabit ?

Muet, flegmatique, il lève la main... et le gant. Aussitôt,  
sans une récrimination, sans un mot, cabs, cars, carriages  
variés s'arrêtent.

Pour appréhender un individu quelconque, il n'a qu'à le  
toucher à l'épaule avec son bâton, le prisonnier ne bronchera  
pas. Personne sous aucun prétexte ne se mêlera de l'affaire.

Il n'existe pas de peuple obéissant avec plus d'instantanéité  
aux avis et aux injonctions de la police. Et cependant il n'en  
est guère, je crois, qui, sans se croire forcé  
d'étaler partout, sur les murs, ses monnaies,  
les monuments, les paperasses administra-  
tives le mot *Liberté*, soit plus jaloux de  
la sienne, ou plutôt des siennes.

Examinons un peu, au point de vue de  
la curiosité, cette même affaire d'arrêt de  
voitures, chez nous, où l'on est plus  
loquace, plus exubérant de nature.

Le brave *sergot* lève son « bâton ».



Presque toujours, des cochers continuent leur route et  
ne se décident à céder qu'après nombreuses menaces et  
explications. Et la petite fête commence...

Immédiatement, une kyrielle de véhicules disparates  
s'entremêle ; des cyclistes essaient de se faufiler, des traîneurs  
de voitures à bras regardant à droite à gauche, derrière eux,  
rarement devant, augmentent le désordre.

Tout ce monde s'invective, se menace, échange les  
aménités que l'on sait. Une détonation d'arme à feu retentit...  
c'est un pneu qui éclate. Puis un hurlement strident... c'est un  
monsieur pressé qui a essayé de passer et se fait écraser le  
pied. Sur le trottoir, les promeneurs grognent,  
s'impatientent et finissent par se disputer, tandis  
que les éternels petits pâtisseries et télégraphistes  
s'amusent follement à siffler et à imiter des  
cris d'animaux.

L'infortuné agent, d'abord imperturbable,  
est, petit à petit, abasourdi, ahuri, ne sait  
plus où donner de la tête, puis, souvent  
perdant patience, empoigne et conduit au  
commissariat le premier quidam qui lui tombe  
sous la main et qui n'a pas la plus vague  
idée de ce dont il est question.

Je reviens en Angleterre après cette  
petite diversion qui vraisemblable-  
ment ne sera pas la dernière.

Ce bâton britannique qui ne  
se montre que dans les grandes  
occasions est noir et quelque  
fois *marron*. Il est agré-  
menté à son



extrémité la plus grosse d'une couronne; plus bas, du chiffre  
royal, plus bas encore, d'un écusson avec le mot *police*.

Sa poignée est entourée d'une série de fortes rayures  
taillées dans le bois, qui l'empêchent de glisser de la main  
et se termine par une lanière de cuir destinée à s'adapter au  
poignet.

Celui des agents supérieurs est plus orné et doré.

Le bâton américain lui est similaire, mais sans tous ces  
enjolivements, et malgré son austérité ne paraît pas lui être  
inférieur *comme effet*.

Dans tous les pays libres, les philanthropes, et, par  
conséquent, les antimilitaristes, ne veulent pas entendre parler  
d'armes belliqueuses chez les policiers.





Cela, c'est humanitaire.

Pourtant, à y réfléchir une seconde, est-ce que l'on n'y regarde pas à deux, trois fois et même plus, à dégainer un sabre, une épée, ou à faire usage d'un revolver, tandis qu'un méchant bout de bois emmanché dans une poigne solide généralement, part tout seul pour atteindre le but avec une remarquable vélocité.

Cela, c'est humain.

Comme démonstration à l'appui, rien de plus suggestif qu'une visite dans les postes de police ou les hôpitaux aux Etats-Unis, le dimanche, jour de repos et lendemain du samedi, jour de paie et de noce.

On y peut contempler avec ravissement une copieuse collection de mandibules détériorées, de bras en capilotade, de crânes défoncés, sans la plus faible trace de projectiles ou d'acier homicide.

C'est l'humble bâton qui, sans bruit ni fracas, est entré en contact avec l'épiderme des citoyens plus ou moins récalcitrants.



Ce serait une erreur de croire que le bâton n'existe que dans les pays précités. Bien d'autres l'ont adopté.

Je ne citerai comme exemple que le Guatemala pour ne pas avoir l'air de faire de la science facile.

En Chine, c'est d'un fouet court, dont la lanière est presque toujours enroulée au haut du manche, formant ainsi une confortable massue, que les agents se servent en faveur des malfaiteurs.

Et l'on ne sait vraiment devant quoi s'extasier le plus : de la dextérité des uns ou de l'endurance, de la passivité des autres.

Un malandrin est-il aperçu tirant à lui d'une boutique quelques articles mis en vente, après avoir négligé d'en acquitter le prix au préalable ?

V'lan!!! Il reçoit sur l'occiput un vigoureux coup de la susdite matraque, assénée d'une main sûre, loyale et experte.

Il ne bouge pas, se secoue un instant pour essayer de

dissiper son éblouissement, et n'a pas la moindre velléité de se sauver. Il est pincé... C'est tout.

Déroulée, la lanière sert à un usage plutôt pittoresque.

Elle attache l'un à l'autre, serrée à l'extrémité de leurs nattes, plusieurs bonshommes arrêtés qui se laissent ainsi gravement conduire par un seul policeman.

Un de mes amis, officier supérieur, m'a dit avoir vu une fois à Hong-Kong,

lors de la dernière expédition de Chine, un bouquet de neuf Célestes réunis de cette façon par leur appendice pileux...

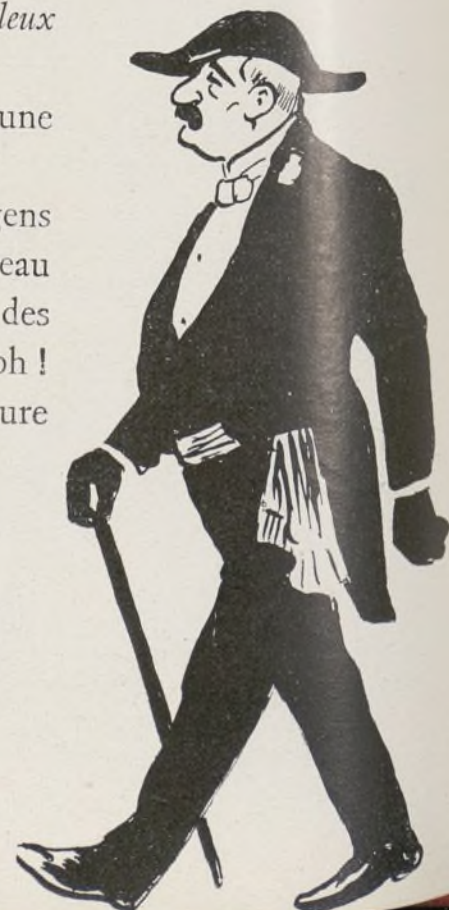
Réintégrons la France à présent.

Sous la Révolution, et, surtout sous le Directoire, la canne est l'apanage des agents en civil. Elle n'a pas de forme ni de dimension réglementaires.

C'est plutôt un gourdin, qui, du temps des Merveilleux et des Muscadins, est contourné en pas de vis.

On a beau être fonctionnaire de l'Etat, ce n'est pas une raison pour négliger de suivre la mode, n'est-ce pas ?

Il en est de même de nos jours pour ces braves gens en bourgeois qui se promènent deux par deux, en chapeau de paille l'été, en chapeau rond de feutre l'hiver, avec des chaussures à fortes semelles et qu'on ne reconnaît pas, (oh ! pas du tout) à première vue, pour appartenir à la préfecture de police.







Quand il tombe de l'eau, ils arborent un parapluie, instrument utile, mais peu décoratif auquel ils ne se résignent qu'à contre cœur, mais il est rare qu'ils aient les mains vides en attendant le client.

Ceux qui déambulent mélancoliquement devant le palais de l'Elysée, dans l'incognito le plus machiavélique, sont tout autant méconnaissables, grâce au chic que leur procure leur complet genre Belle Jardinière, et leur haut de forme diplomatique.

Je ne saurais passer sous silence la *canne espagnole* à pomme d'ivoire, orgueilleuse, comme il sied, dans sa simplicité.

Les alcades qui en sont possesseurs, se montrent ici, personnages pratiques. Ils ont un truc.

Ils la remplacent par son diminutif minuscule qu'ils portent dans la poche de leur gilet, et qu'ils exhibent quand le besoin de justifier leur identité se fait sentir.

Plusieurs de nos commissaires de police usent dans un autre genre du même système.

Ils ont dans leur portefeuille un petit morceau de soie tricolore dûment plié qui remplace avantageusement, le cas échéant, la *sous-ventrière* administrative.

Dans l'Inde, les coureurs qui précèdent les *grosses légumes* locales en déplacement, et appartiennent bien entendu à la police, distribuent avec une impeccable générosité, aux badauds peu empressés à se garer, de formidables coups de leur longue *canne* à pomme arrondie.

Tout ceci pour arriver à accorder un souvenir nullement attendu à celle des recors si maudits, qui jadis cueillaient à l'aube le débiteur malchanceux.

La scène était régulièrement épique.

Le pauvre diable désagréablement surpris à l'aspect de ces individus aussi crasseux et rébarbatifs que matineux, ne regimbait que pour la forme, sachant que ses protestations seraient et resteraient oiseuses.

Plein de confiance ou affectant de l'être, il montait en fiacre aux frais de son impitoyable créancier, avec ses sbires,

et se faisait conduire successivement chez ses amis les plus intimes, les plus dévoués, qui allaient sûrement le tirer d'embarras séance tenante.

Or, toujours ses excellents copains, désolés, se trouvaient précisément sans le sou.

Et, imperturbablement, les bons recors allaient faire incarcérer leur compagnon de route à la prison de Clichy, qui se trouvait là où est maintenant la rue Nouvelle.

Je m'en voudrais de ne pas ajouter à cette courte liste la *canne* noire à pomme blanche, que manient les commissaires des morts, car, n'en déplaie au public, qui généralement ignore cette petite particularité, ces messieurs qui accompagnent, par ordre, la physionomie contrite les corbillards, ont le droit de verbaliser et de faire *coffrer*, comme on dit dans le monde.

Rien de plus facile que de s'en rendre compte.

Un loustic (c'est une espèce qui ne manque pas) veut couper un convoi quand même pour faire le malin.

L'homme noir à bicornes le prie de mettre une sage digue à ses velléités incongrues. S'il cède, ce qui est à la



fois plus poli et plus prudent, l'affaire s'arrête là.

S'il ne veut rien savoir, le premier sergent de ville venu est requis et l'emmène « péremptoirement au poste ».

Et quand le joyeux fumiste se présente devant la justice, il est certain d'obtenir un traitement de faveur : le grand maximum.

Si après avoir déjà fait pas mal d'excursions dans les siècles écoulés, je me risqué à parler du faisceau des licteurs, composé d'une hache entourée de bâtons ou de verges, si vous le préférez ; c'est qu'il sert encore d'emblème à notre magistrature, à notre tribune, etc.

C'est un triste souvenir des temps barbares. Nous autres gens de progrès et de civilisation, nous avons sagement et énergiquement réagi contre ces instruments brutaux, les remplaçant par d'autres dûs uniquement à la bonne et sainte nature : les pieds et les poings, sous la forme simpliste, dénommée *passage à tabac* qui s'exerçait principalement sur l'architecture des ivrognes, sans pour cela négliger les autres contribuables.

Des arrêtés successifs et déjà anciens, plusieurs fois renouvelés depuis, ont sévèrement interdit ce noble jeu.

Donc, il n'existe plus, administrativement du moins.

Ce n'est pas tout.

Supprimées aussi les brigades centrales, qui avaient la fâcheuse réputation de s'adonner avec trop de zèle et de vigueur à cet exercice hygiénique.

Il est vrai que les hommes qui les composaient sont restés.

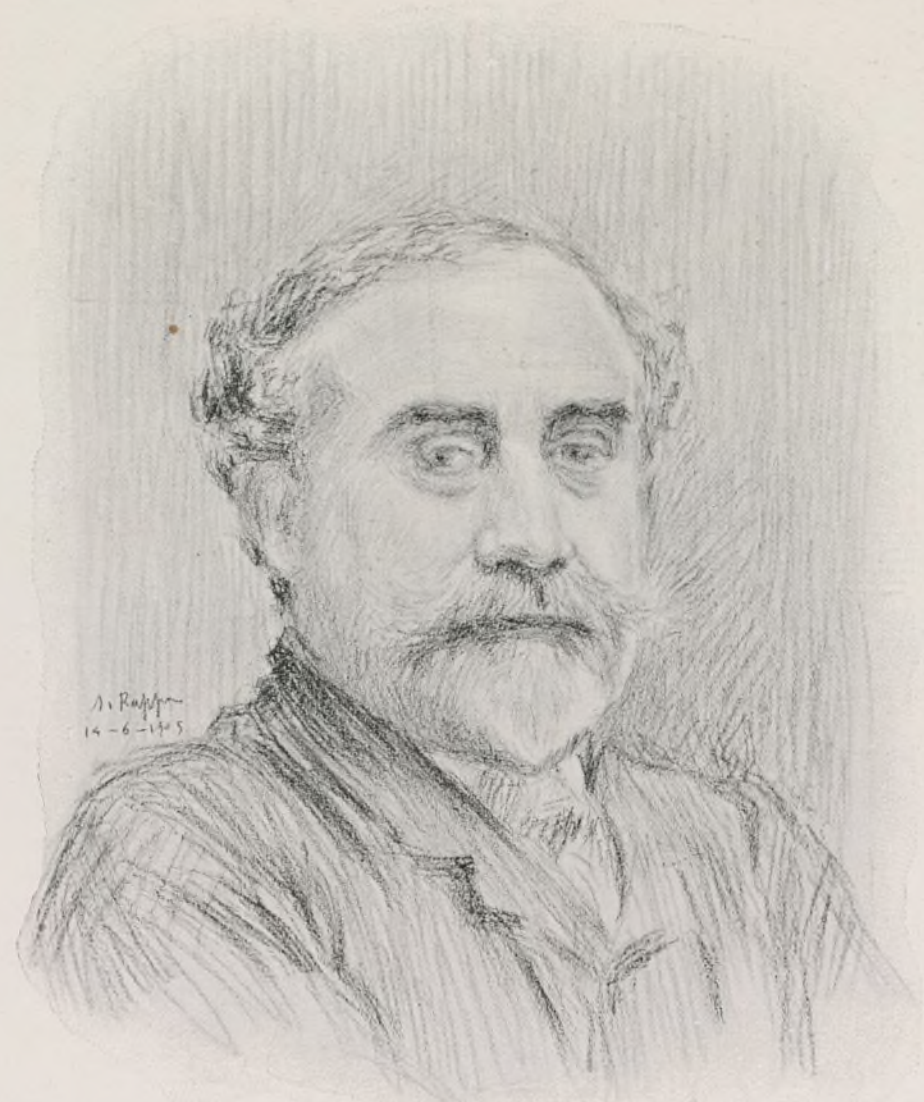
Qu'importe, puisqu'ils ne s'appellent plus actuellement qu'agents des compagnies de réserves ?

Tout est donc pour le mieux...

M. F. GORON







LÉON DUVAL-GOZLAN  
Dessin de M. RAPPÀ

# Léon Duval-Gozlan

## Un Artiste Indépendant



Têtes de femmes (Etude)

ON ne le rencontre plus dans les salons officiels; on ne voit pas ses œuvres à la vitrine des marchands; s'il n'y avait pas le Salon des Indépendants, où il expose depuis plus de quinze ans, le public l'ignorerait : il n'aurait pour l'applaudir que quelques fervents de son art très robuste et très sain.

Car, il faut le dire bien haut, DUVAL-GOZLAN, pour n'avoir pas sollicité la renommée aux mille trompettes, comme le firent tant d'autres de ses confrères, n'en est pas moins un *naturiste* doué, qui a sa place marquée au premier rang de ceux qui s'émeuvent sincèrement d'un paysage et savent par leur art nous faire participer à leur émotion.

Dans son petit atelier de la rue de La Tour d'Auvergne, pendant les mois qu'il passe à Paris, il est entouré des souvenirs de sa famille, mêlés à des études de lui. Petit-fils du grand écrivain, si spirituel, qu'était LÉON GOZLAN, il a le culte du grand-père, entretenu par la douce piété filiale de sa mère : les livres célèbres du poète sont à portée de la main. Sous l'œil, une lithographie du portrait de VERDIER, dont l'original fut offert par sa mère et lui à la Comédie-Française : puis, dominant l'atelier comme les bonnes fées du foyer, un autre portrait admirable du même VERDIER, M<sup>me</sup> GOZLAN, et sa fille, M<sup>me</sup> DUVAL-GOZLAN, la mère

du peintre. Ici et là, un joli meuble du XVII<sup>e</sup> siècle, quelques Saxons anciens, des bouts de sculpture, des croquis des maîtres d'antan, quelques eaux fortes, des rayons chargés des belles éditions des roman-

tiques, souvent feuilletés, — car DUVAL-GOZLAN, amateur d'art renseigné, est également un lettré délicat, un cerveau amplement cultivé. De bonne heure, il avait pris des leçons de bon goût, auprès de son père, l'excellent architecte DUVAL, comme il avait pris des leçons de bonnes lettres, et d'esprit, auprès du grand-père GOZLAN.

Parisien de Paris, — né en 1853, passage Saulnier, — il a fait ses études à Rouen, et on l'eût vu volontiers suivre une carrière libérale, avocat, médecin, littérateur peut-être; mais lui voulait être peintre, et de 1870 à 1873, il fut élève à l'Ecole des Beaux-Arts, dans l'atelier CABANEL.



Bords de la Dordogne



Chemin à Porcheux (Oise)

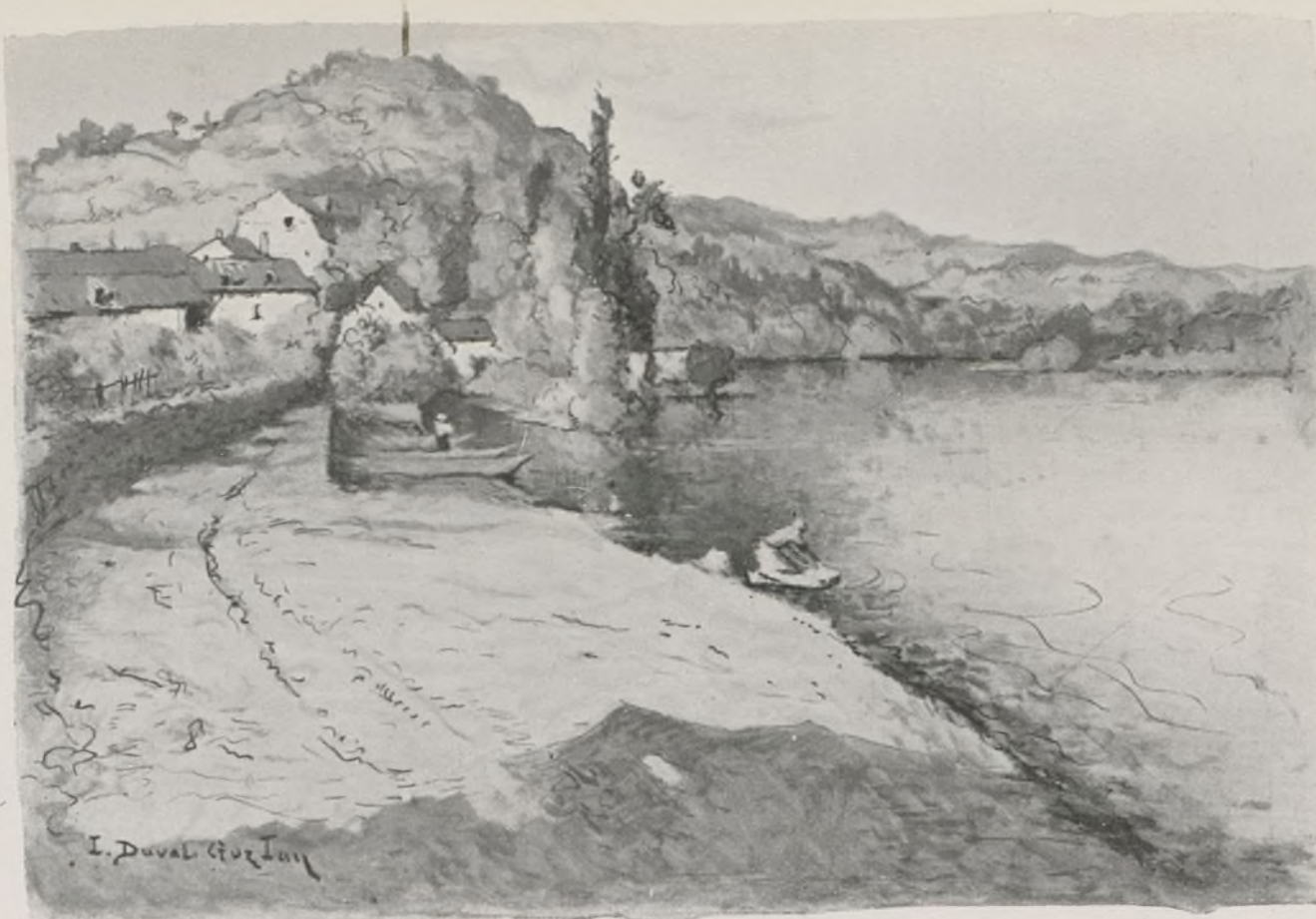


Le service militaire l'avait pris en 1874, — soldat du génie, à Arras. — Puis en 1875 il était rentré à l'Ecole. Mais l'étude sédendaire, encore qu'elle lui fut précieuse, ne répondait pas essentiellement à ses aspirations; il avait soif de plein air, de lumière, de soleil, d'arbres, de verdure, de moissons dorées, d'horizons lointains, de ciels transparents brodés de nuages légers, toutes choses qu'il ne trouvait pas devant lui, lorsqu'il copiait un plâtre ou dessinait un modèle nu, dans l'attitude du gladiateur antique.

Le voilà donc qui voyage, à petites journées, pour mieux voir, et aussi parce que sa bourse ne lui permet pas les trains de luxe : on le rencontre en Normandie, à Dinan, à Cabourg, et autre part; puis il se rapproche de Paris. La banlieue le tente; à Ville-d'Avray, il se



Villerville (Craquis)



La Dordogne à Beaulieu

ceux pour qui le règlement d'exposer librement était un règlement d'accord avec sa conscience : il fut donc, et il est encore, un assidu de la Société « du rouge et du bleu. »



Beg-Meil (Bretagne)

grise des souvenirs de COROT, qu'il admire, et dont il a reçu quelques conseils — un viatique, pour un jeune peintre. En 1878 il paraît au Salon, et pendant dix ans il y apportera ses envois toujours intéressants. Mais la bataille des médailles

n'est pas son fait : il y faut une souplesse, une ténacité, et un esprit d'intrigue et de ruse qui ne rentrent pas dans son caractère : la Société des Indépendants d'ailleurs l'avait chaudement accueilli : il était bien de



Il y montrait des dessins rehaussés, avec des profils de paysannes se détachant sur des fonds de nature, des paysages, aux ciels délicieusement modelés, des bouts d'aquarelles, où, dans une mesure étroite, il disait magnifiquement de grands espaces, l'eau, la mer, les routes qui fuient à travers les campagnes vertes, les matins, les soleils couchants, les mois, les saisons, tout ce qui l'avait frappé d'une note pittoresque, d'une couleur vive, dans son caprice d'excursionniste.

Il est vrai que l'excursionniste chez lui avait élargi son champ d'investigation : de la banlieue parisienne, et de nos vieilles provinces de France, il était passé à l'étranger, dès que son escarcelle n'avait plus sonné le vide : chaque sourire







Noyen-sur-Sarthe

d'une vente fructueuse avait été marqué d'un voyage : une année c'est l'Espagne où il se passionne pour VELASQUEZ,

MORO, LE GRECO, GOYA; une autre année, c'est l'Italie, et son enthousiasme le ramène de longues journées devant les PRIMITIFS, devant les GUARDI, devant les BOTTICELLI; il passe par Naples, et va même rêver à Tivoli; mais, si vive que soit la sensation par lui éprouvée, dans



Rue à Quettehou

cette contrée de soleil, il veut la contrôler avec les sensations que provoqueront chez lui d'autres climats, et il gagne, au jour propice, la Belgique et la Hollande. Successivement il s'arrête à Anvers, à Rotterdam, à Bruges, à Harlem, à Amsterdam. Il va sans dire que chacune de ses excursions le sollicite de peindre. De chacune, il rapporta des études et des croquis, où il avait noté sommairement, mais avec beaucoup de sincérité et d'art

le caractère des pittoresques rencontrés. Puis, ainsi que l'avait fait COROT, qui malgré l'admiration qu'avait éveillée

en lui la campagne romaine, était revenu avec plus de tendresse réfléchie aux campagnes de France, DUVAL-GOZLAN trouva dans son pays une diversité et une richesse d'aspects suffisantes pour répondre à son aspiration de nature et de beauté. La Normandie, la Bretagne, et surtout le Midi avec Martigues, Beaulieu le Var, les Bouches-du-Rhône, la Corrèze le confisquèrent tour à tour.



Antibes



Route de Valognes

Depuis dix ans, cette évolution qui s'était lentement produite, lui a fait créer une admirable suite de tableaux, petits et grands, où il a raconté, avec une verve jamais tarie, son âme d'artiste ému. Dans ces pages, qui ne visent pas à épater le public, il a manifesté des qualités de primesaut et de coloriste qui



donnent à ses œuvres une séduction irrésistible. S'il établit ses plans avec justesse; s'il y a de l'équilibre et de l'aplomb dans ses constructions, toujours indiquées en leur valeur précise; il a dans ses ciels



une légèreté toute aérienne; il enveloppe son paysage d'une atmosphère fluide, transparente, qui ne peut émaner que d'une technique très sûre, et, il faut le dire, très personnelle. Il conçoit bien son paysage par l'ensemble : il ne l'immobilise pas, il ne le fige pas par un cuisinage excessif du détail : tout participe d'une même harmonie, sans que sa toile réunisse des morceaux divers, parfois bien étonnés de se trouver ensemble. Il a compris l'unité des éléments variés qui entrent dans un



Martigotte, Etang de Berre

paysage et en constituent le caractère, et par suite, la beauté, et il les traduit, sans donner à chacun plus de valeur qu'il n'en doit avoir. C'est la théorie qu'exprima tant de fois MILLET, et qu'il appliqua à son



tour, dans sa plénitude, et avec un succès manifeste.

\*  
\*  
\*

Et puisque je parle de principes, — une fois n'est pas coutume, — qu'il me soit permis de m'y attarder un instant. Un des principaux mérites de l'école moderne — et par là j'entends non seulement les maîtres de l'école de 1830, mais ceux qui, plus près de nous, ont continué leur tradition, — c'est justement d'avoir établi qu'il n'y avait pas deux paysages, l'un avec des figures, et l'autre sans figures, mais un seul paysage,





comprenant tout ce que la nature y met, les arbres, les herbes, l'eau, les bêtes et les gens, en exigeant toutefois que dans ce paysage tous les éléments qui le composent s'harmonisent pour une sensation essentielle d'unité.

Dans un petit livre, très intéressant, qui fut publié en 1858, et qui a pour auteur M. MAZURE, un philosophe bien oublié aujourd'hui, je lus les lignes suivantes, qu'il n'est pas inopportun de publier :

« C'est une chose difficile que la représentation de la figure humaine dans le paysage. Comme ils sont le plus souvent épisodiques et qu'ils occupent dans la toile une place secondaire, ces petits personnages que les peintres ont coutume de placer dans les campagnes sont assez près d'être grotesques, s'ils ne sont pas composés avec esprit et un goût de dessin achevé. »

Et plus loin il ajoute :

« Avant tout, pour les paysages qui représentent la vie usuelle, il y a, particulièrement en ce qui regarde les figures, un milieu qu'on doit saisir. D'une part, vous laisserez ces pâtres, ces gardeurs de troupeaux, dans la tradition de M. DE FLORIAN, qui avaient la bonté de mener paître les doux agneaux avec des paillettes aux robes et des



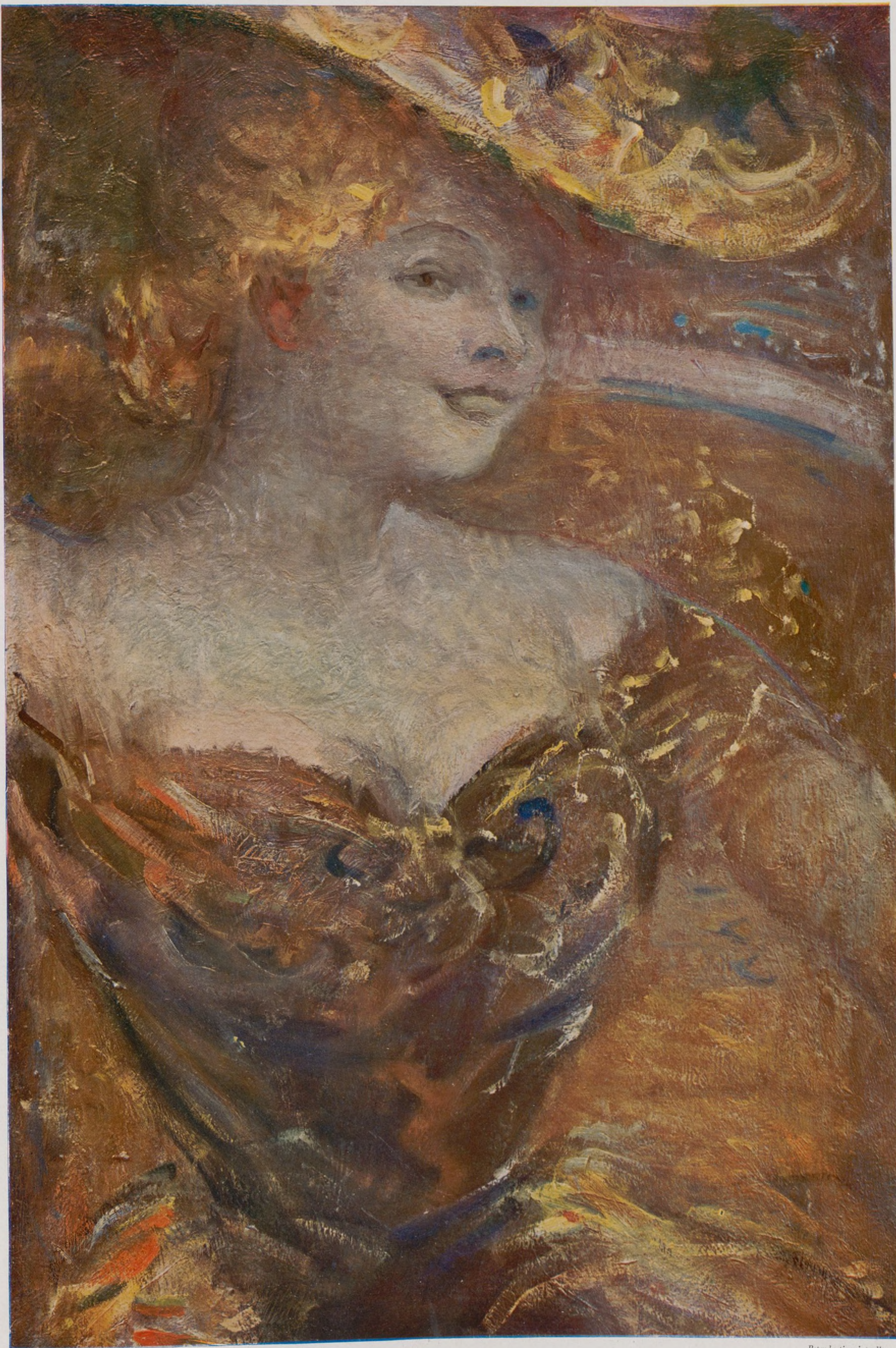
Bretonnes (Études)

rubans aux houlettes. Le peintre BOUCHER a pu se faire une gloire qui n'est pas éteinte avec ces sortes de conceptions. C'était le temps. Mais aussi vous ne tomberez pas dans l'excès contraire en nous donnant des rustres mal appris, sans beauté, tel que les préfère un imprudent réalisme, sacrifiant à une vérité qui n'est qu'un mensonge, lorsqu'elle s'obstine à ne voir dans l'homme que son aspect le plus vulgaire. Dans son charmant roman de la *Mare au Diable*, M<sup>me</sup> GEORGES SAND, avec le sentiment de nature qu'elle possède, a donné des types de personnages rustiques si choisis, si excellents, que la peinture ne saurait mieux faire que de s'en inspirer, quand il lui plaît de donner son sens entier, et le complément de la vie à une nature d'ailleurs vivante, en y introduisant la figure de l'homme.»

N'oublions pas que ceci fut écrit en 1858, à une époque où le génie de MILLET était battu en brèche par toute l'école académique, et par une forte majorité du public qui ne comprenait pas quelle révolution dans l'art était en train de s'accomplir.

En définitive, on ne s'aperçoit qu'il y a « un rustre, mal appris et sans beauté » que lorsque ce rustre n'est pas





*Reproduction interdite*

ÉCUYÈRE DE CIRQUE

Peinture de L. DUVAL-GOZLAN

Ayuntamiento de Madrid







à sa place dans le paysage : si l'artiste a fait sa figure, et qu'il ait mis autour d'elle un paysage quelconque, d'accord, son œuvre ne sera pas de celles qu'il convient d'admirer. Mais, encore que les bergers de FLORIAN ne soient pas de ceux qu'un idéalisme réfléchi puisse accepter, il me semble qu'il y a imprudence à présenter comme éta-

lons de réalisme à l'usage des peintres, les figures agrestes que GEORGES SAND a parfois pommadées et sentimentalises pour le théâtre — j'allais écrire pour l'Opéra-Comique. Et puis un paysage de peintre et un paysage d'écrivain sont deux expressions très différentes, dont la comparaison ne peut être égale : l'écrivain fait de l'analyse, le peintre doit faire de la synthèse. Le conseil que donne M. A. MAZURE aux artistes, de modeler leur esthétique sur celle de GEORGES SAND, n'est donc pas de ceux qu'il faut suivre, et pour ma part je veux louer DUVAL-GOZLAN de l'avoir ignoré.

D'ailleurs, je reviens à GOZLAN, sa joie de peindre, et son amour de la lumière lui ont inspiré des paysages gais. Il n'y a, chez lui, dans son œuvre, qu'il s'agisse de peinture, de dessin, ou bien de ces aquarelles adorables qu'il fait si facilement, d'apparence, il n'y a chez lui nulle volonté de mélancolie : lors même qu'il essaiera, par exemple, en Camargue, des effets de jour mourant, ou de nuit lunaire, avec des reflets papillonnants sur l'eau, et une extraordinaire ambiance d'atmosphère enveloppant les choses d'un mystère caressant, on cherche dans l'ombre la barque où des chanteurs doivent se tenir pour lancer des lieds d'amour vers l'essaim clignotant des étoiles.

N'allez pas croire au moins que DUVAL-GOZLAN fut obstinément un heureux. La vie lui réserva amplement sa part d'épreuves : la société lui construisit sa part d'obstacles; mais il a une âme d'artiste, une âme qui vibre à tout ce qui



Mare, près la Bosse (Oise)

une fortune exceptionnelle d'être lié d'amitié avec l'homme de goût et l'amateur rare qu'est M. DECLoux. Que de fois il s'en fut devant les merveilles réunies par lui, chercher le diapason de l'inspiration aux heures où l'on hésite, aux heures où un voile d'ombre vous passe dans le cerveau : à la vue des sourires robustes de ce XVIII<sup>e</sup> siècle, dont M. DECLoux fut un des plus ardents défenseurs, il lui semblait qu'une aurore nouvelle s'allumait en lui : les soucis étaient oubliés; il voyait clair sur sa route et il se remettait au travail avec plus de décision, parce qu'il sentait en lui plus d'espoir.

Il suffira d'ailleurs de jeter les yeux sur les reproductions de dessins, d'aquarelles et de tableaux placés en marge de ces lignes pour juger le talent de DUVAL-GOZLAN. Dans un demi-siècle, quand on rencontrera une œuvre de lui, on la disputera chèrement. Mais DUVAL-GOZLAN, qui a encore, grâce à Dieu, un bel avenir devant lui, aura eu cela de commun avec les maîtres qu'il aime, que s'il ne doit pas connaître la vogue, parfois aveugle, de son vivant, il laissera une ample moisson d'art vaillant et sain, à qui la postérité donnera sa part de gloire. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire à ce délicat, qui a assez de philosophie pour ne se point impatienter, et trop l'amour de sa mission d'artiste, pour s'abandonner jamais à la lassitude ou au découragement.

UN BOURGEOIS DE PARIS



Normandie (Etude)



## CANTIQUE DE LA VIERGE

Dans *SŒUR BÉATRICE*, de MAURICE MAETERLINCK

Autographe musical de GABRIEL FABRE

Lent et Solennel

Handwritten musical score for "The Rose Tree" in G major, 3/4 time. The score is written on two staves. The first staff is the treble clef and the second is the bass clef. The key signature has three sharps (F#, C#, G#) and the time signature is 3/4. The melody is simple and consists of eighth and quarter notes. The lyrics "The Rose Tree" are written below the first staff.

Lentakulennet

A tout cœur qui pleure — A tout p'ché qui passe

L'œuvre au sein des é- toiles Mes mains pleines de

Handwritten musical score for the song "The Rose Tree". The score is written on two staves, Treble and Bass clef, with a key signature of three sharps (F#, C#, G#). The melody is written in the Treble clef, and the bass line is in the Bass clef. The music is in 4/4 time. The score includes a key signature change from three sharps to two flats (Bb, Eb) in the second measure, and a final measure with a double bar line. The lyrics "The Rose Tree" are written below the staff.



grâces. —

due led

Moins lent

Il n'est péché qui vire Quand l'amour

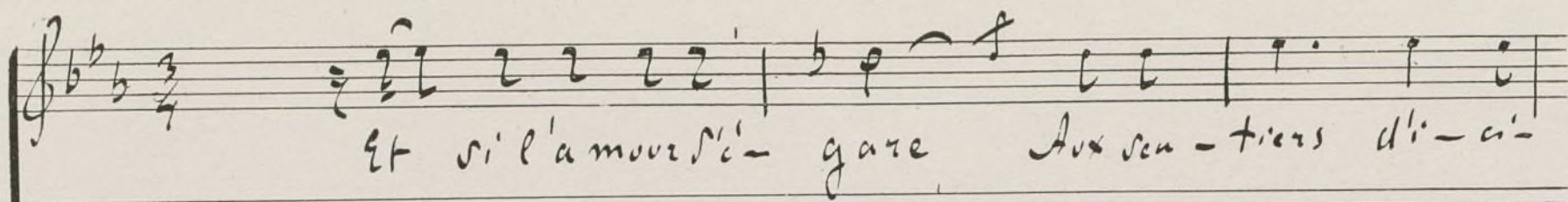
- a parole - Il n'est âme qui meure Quand l'amour pleure

cruc. ( ) ( ) ( ) ( ) ( )

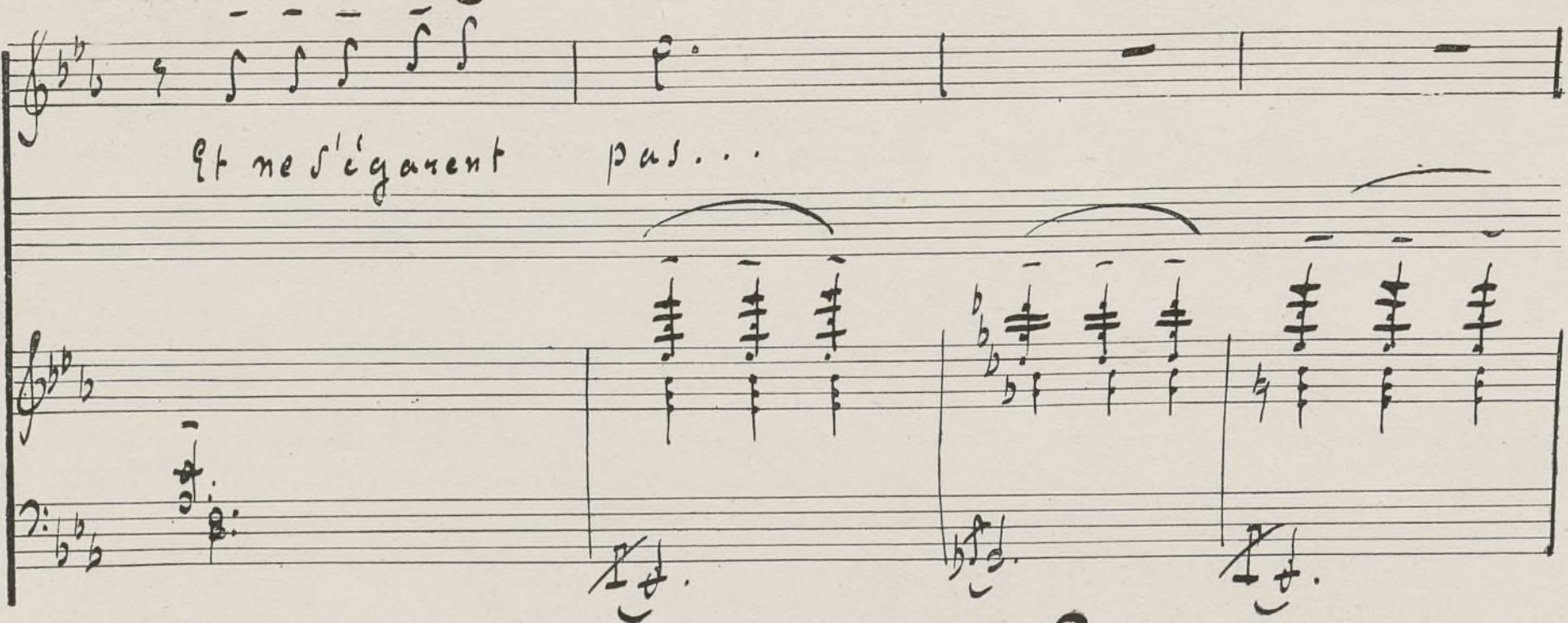
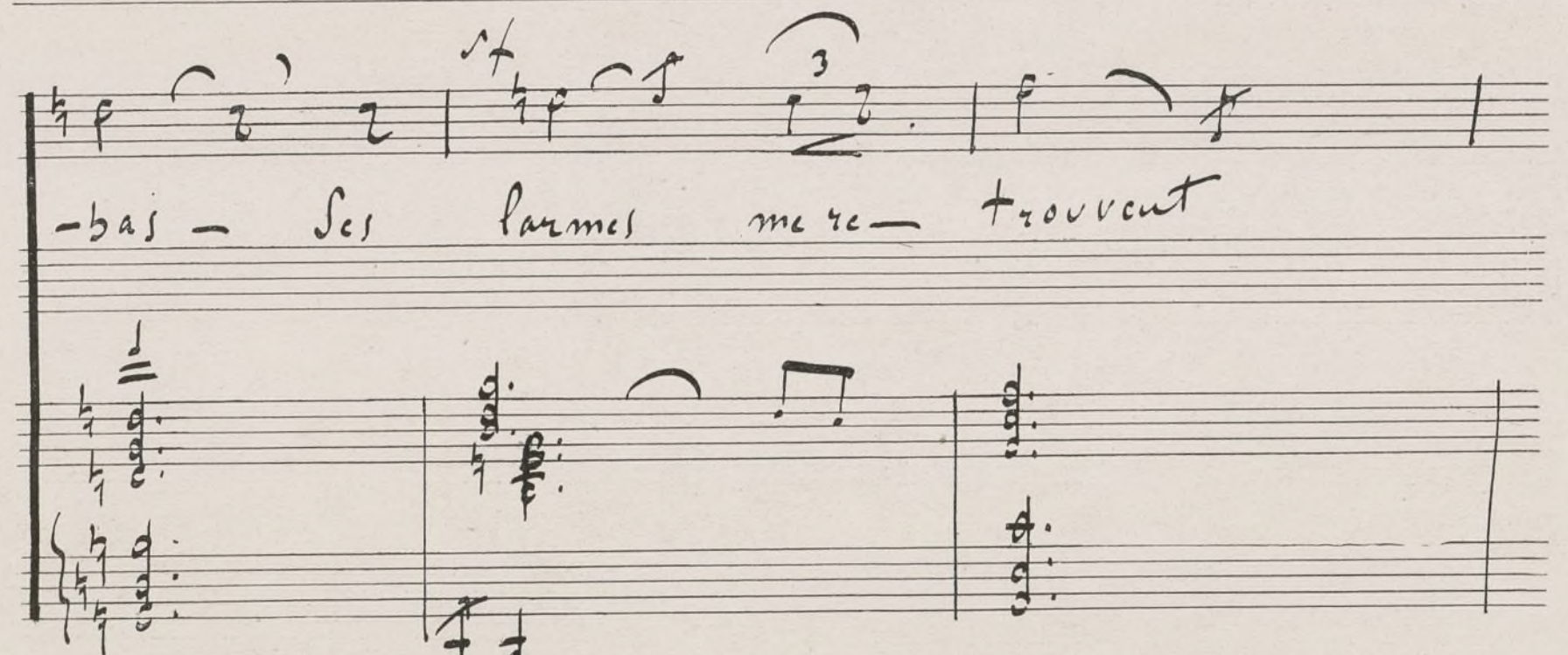
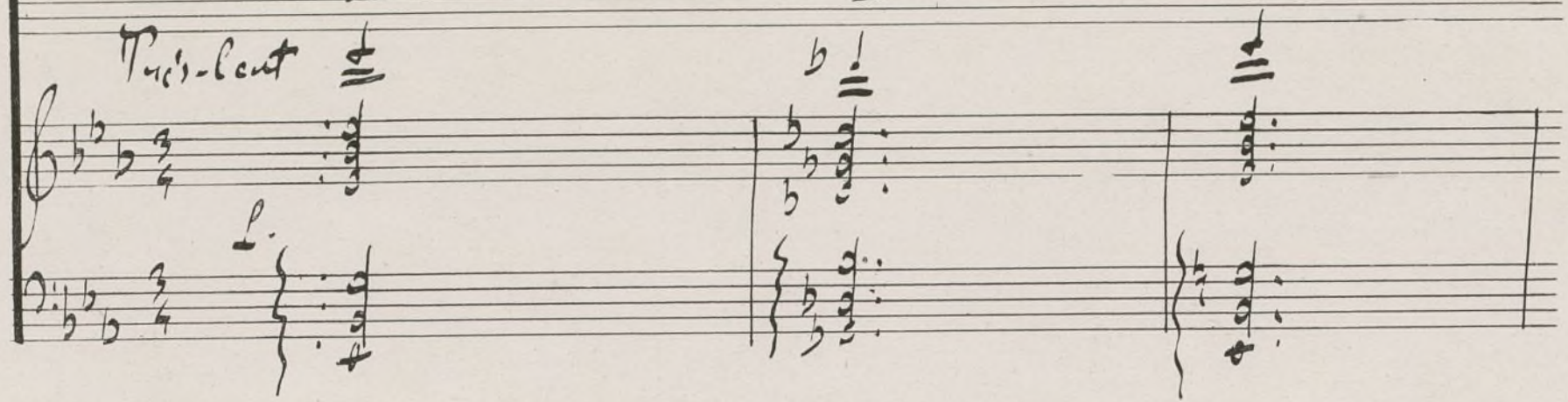
rit.



*Très-lent*



*Très-lent*





# Les Mondanités légendaires

## LE GYMKHANNA

par CLAUDE BERTON



Le Madame's Club de Vanity fair; le jour du Gymkhanna. Vanity fair, plage à la mode, a son Madame's Club, fondé par des femmes, fréquenté par des hommes, construit, administré par des Anglais et des Américains, et animé, occupé, vivifié par des Français.

Une foule, tout de clair vêtue, a envahi le jardin du Club, où les jardiniers soigneux, ont étalé le tapis d'une pelouse verte et drue, et si verte, et si bien tondue, que ce n'est plus un gazon, mais bien réellement un tapis. Ça et là, des charpentiers ont construit des maisonnettes et des tribunes, peintes et vernies, disposées dans un désordre heureux, et qui semblent les meubles de ce grand jardin, qui n'est plus qu'un salon, et où les lierres, bien alignés sur les murailles, sont ainsi que des tapisseries. Les maisonnettes sont armoires, commodes et bonheurs du jour, les tribunes sont les étagères, où se dressent, déjà, fragiles et délicates, les figurines mondaines, bagatelles de luxe, précieuses, inutiles et très chères.

Il y a des arbres mais si propres, émondés et taillés. Le bas de leur tronc est blanchi pour leur éviter les fourmis. Ils ont ainsi l'aspect de vieux messieurs à guêtres blanches. Et, comme il fait très chaud, l'azur du ciel (faut-il dire du plafond) sous sa luxueuse splendeur bleue, laisse parvenir la brise de la mer adoucie, tel un mélange nouveau de parfums pour gens du monde : *Algue mouillée, Ecume du large, Sable et varechs, Creux de falaises*, extraits spécialement distillés par ce grand parfumeur : le Soleil.

Le jour du Gymkhanna est essentiellement fashionable, et les pelouses, les tribunes, tout le grand jardin du club, sont envahis par une foule parée, et qui conserve, au milieu de cette réunion sportive, une allure et des manières de salon, des papotages à voix discrète, des glissements de jupes apprêtées, des gestes mesurés de gens accoutumés à vivre entre quatre murs et quatre pensées. Pas une de plus.



GASTON, le fameux Gaston, est là, le conducteur de cotillon, l'organisateur de pique-niques, l'acteur de toutes les charades, le Gaston qui fait partie de toutes les fêtes, de tous les divertissements et de tous les bals, et dont la vie s'écoule avec accompagnement de valses lentes et de marches tsyganiques.

Gaston est arbitre. A la mer, où il est venu pour se reposer (huit bals, quatre soirées, dix-huit thés, six pique-niques et quatre parties de yacht par semaine) il a, plus que jamais, son bon petit chic français : souliers de daim gris, pantalon blanc, veston bleu, panama cabossé sur le front.

ALINE, ALICE et ARLETTE, inscrites parmi les concurrentes, ont des jupes légères, des souliers sans talon et des corsages de mousseline à jours. Leurs cheveux sont serrés sous de grands chapeaux, que retiennent de longues épingles. Elles portent de grandes ceintures à la taille, chacune de couleur différente : bleue, rose et verte.

Et, circule, bavarde, admire, s'exclame, critique, l'élégante troupe des baigneurs parisiens, provinciaux, étrangers, qui, à la mer, prennent aussitôt l'apparence comique et inattendue, dans leurs blancs costumes, d'une troupe d'enfants qui font joujou. Il y a M. et M<sup>me</sup> PAUL BOIREAU, grand commerce parisien, M<sup>me</sup> DE LOUGAROU, noblesse du pays, la belle M<sup>me</sup> BOULENGER dont le mari vend des porcelaines de ménage dans une localité des environs, où personne ne veut la recevoir (une marchande !) mais qui fréquente les grands-ducs sur la Riviera, le jeune lord CHURCHANDWISKY, P. I. CHARLEY POKERSTRUGGLE de Toronto, U. S. A. Miss DAPHNÉ FLYINGLOVE, Miss MURIEL NICECOLD, l'Américaine et



l'Anglaise, M. M<sup>me</sup> et M<sup>me</sup> BONVIEUXTEMPS, des provinciaux qui ont leurs habitudes à Vanity fair.

JOSEPH PRUDHOMME fils, a rencontré, dans un coin des tribunes, un MONSIEUR EN HABIT BLANC, et il s'entretient avec Miss DAPHNÉ FLYINGLOVE. Il est venu à la mer pour voir des parisiens, et il est un peu surpris de rencontrer surtout des provinciaux et des étrangers.

DAPHNÉ, au Monsieur en habit blanc. — Vous avez le programme ?...

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC.

— Oui, nous avons une course d'obstacles : Les œufs dans la cuiller, les cravates, les chapeaux, les souliers, les omelettes, et la course des animaux. On termine par un dancing-golf.

JOSEPH PRUDHOMME. — Et vous appelez ceci un gymkhanna ! On dirait un prospectus de bazar ou une carte de restaurant.

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC.

— C'est le ménage, un essai de ménage, que l'on permet aux jeunes gens et aux jeunes filles.

DAPHNÉ. — Gymkhanna, c'est un sport.

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC.

— Oh ! en France, sport n'est qu'une



IMAGES  
de  
LUCIEN MÉTIVET



contraction de « Ça se porte » diraient les linguistes. Oui « Ça se porte » ou « Ça ne se porte pas. » Un gymkhanna, les œufs qu'il faut, tout courant, porter dans la cuiller, en évitant de les laisser tomber, la course d'obstacles que les jeunes filles font entr'elles, aidées chacune par un cavalier



qui leur prête appui aux passages difficiles, les nœuds de cravates refaits par ces mêmes jeunes filles, à ces mêmes jeunes gens, le dancing-golf qui est à la fois un jeu, une danse et une course au clocher, ces différentes épreuves légères, faites en façon d'amusements élégants, et de récréation mondaine, n'ont qu'un but : l'Amour, le Mariage. Ces couples, qui se prennent la main, deux par deux, suivant les vicissitudes d'une course où il s'agit de s'en aller au plus loin, au plus vite, nouer un nœud de cravate, ou poser un chapeau sur une tête, ou d'accomplir enfin quelque action de pareille importance, eh bien ! ces couples font un petit essai loyal, permis, autorisé, d'union libre -- cette nouveauté moderne.

JOSEPH PRUDHOMME. — Jamais je n'aurais pensé ça.

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC. — Eux non plus. Et ce jardin est une réduction du Paradis, où fut conçue la première suggestion d'union libre. La balle de tennis remplace la pomme. Et le serpent, c'est la lance de la douche, qui donne tant d'insidieux conseils à nos énergies surexcitées, sous le murmure glacé de son jet sournois et tumultueux.



JOSEPH PRUDHOMME, demeure rêveur, puis pour dire quelque chose il se tourne vers Daphné. — Et vous, vous ne concurrez pas, Miss Flyinglove ?

DAPHNÉ. — I hate it. Ce stupide Charley Churchandwisky voulait que je coure avec lui. Je lui ai répondu : « Moi, je ne marche pas. »

JOSEPH PRUDHOMME, aimable. — Ce qui me procure le plaisir d'être avec vous.

DAPHNÉ. — Oui. J'aimais assez causer avec vous. Vous ne me fatiguez pas. Il fait si chaud. Vous êtes rafraîchissant.

JOSEPH PRUDHOMME, sans comprendre, très poli. — Je suis charmé.

DAPHNÉ. — Oui. Vous dites des choses si simples ! Si simples, si naïves. Je comprends tout de suite. Et aussi, si je ne comprenais pas, je sens que ça n'aurait pas d'importance.

JOSEPH PRUDHOMME, vexé. — Et il ne vous faut rien pour ça ?...

DAPHNÉ. — Si. Donnez-moi votre chapeau pour un éventail. I forgot my fan. Allez me chercher un lomon-squash, et vous direz à Harold Pokerstruggle pour qu'il vienne me trouver ici dans ce coin où je m'ennuie.

JOSEPH PRUDHOMME, avec un sourire qu'il souhaite sardonique. — Je ne peux pas m'acquitter d'une plus charmante commission.

DAPHNÉ, lui prenant son panama des mains. — Oui. Alors, quickly ! Allez.

(Et Joseph Prudhomme s'en va tête nue, sous le soleil brûlant, ahuri de tant d'inconsciente impertinence.)

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC, derrière lui. — Et l'on prétend que les Françaises sont rosses !...

JOSEPH PRUDHOMME. — Peut-être... (Mettant la main sur son crâne congestionné.) Mais au moins, elles ne sont pas féroces.

GASTON, un drapeau rouge à la main. — Allons, mesdemoiselles, messieurs, en place !...

(Alice avec Jord Churchandwisky, Arlette avec Guy, Aline avec Gontran, se rangent devant le drapeau du starter.)



GASTON. — Il nous manque un couple.

Allons, un couple de bonne volonté ?...

Mademoiselle... Vous, monsieur...

(Il a attrapé Agnès Bonvieux temps et Joseph Prudhomme, qu'il range bon gré mal gré devant lui.)

GASTON. — Vous connaissez le parcours ? Non... Ça ne fait rien. Partez !... (Il a abaissé son drapeau, les couples s'élancent.)

JOSEPH PRUDHOMME, courant en tenant Agnès par la main, se croit obligé de dire quelque chose. — Le beau jour.

AGNÈS. — Fort beau.

JOSEPH PRUDHOMME, malgré lui. — Quelles nouvelles ?...

AGNÈS. — Le petit chat est mort...

(En prononçant ces phrases classiques, Agnès, de sa robuste main de provinciale, vient de faire sauter une haie à Joseph. Au mur de terre, elle lui donne une poussée. Au saut de la rivière elle l'enlève du sol littéralement. Joseph Prudhomme qui en perd la respiration, le poignet brisé, ne fait aucune résistance. Ils volent au-dessus des obstacles.)







CHURCHANDWISKY, à Alice en sautant la rivière. — Pull up!

(Ils manquent de tomber.)

ARLETTE, à Guy. — Rien ne sert de courir!

GONTRAN, à Aline. — M'est-il permis, en voyant cet abus qu'on fait des nôtres, de m'écrier, mademoiselle : Ah! la jambe!

(La course s'achève. Joseph et Agnès forment le couple vainqueur. Churchandwisky s'en va prendre une coupe de champagne. Alice, Aline et Arlette se réunissent pour flirter avec Guy, Gontran et Gaston.)

M<sup>me</sup> BOIREAU, à Harold Pokerstruggle.

— Vous savez, j'ai un rôle pour

vous dans l'Américain tel qu'on le parle.

POKERSTRUGGLE. — Play comedy? Well : mais vous m'apprendrez argot. Quand je suis avec des cocottes je ne sais plus parler avec elles, et they say vous avez une langue... une langage comme elles font. Teach me, please.

M<sup>me</sup> BOULENGER, qui veut surprendre la comtesse de Lougarou par l'étendue de ses relations. — ... Oui, cette perle, c'est une discrétion que le grand duc a perdue.

LA C<sup>esse</sup> LOUGAROU, qui ne veut pas être en reste. — J'ai la pareille, que Monseigneur a bien voulu m'offrir, quand mon mari et moi, nous sommes venus pour le service d'honneur.

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC, à Daphné. — Je crois que l'on vous oublie.



DAPHNÉ. — Je crois que Charley il est un peu gris et Pokerstruggle m'a dit qu'il voulait apprendre slang l'argot avec M<sup>me</sup> Boireau. A very good teacher, is she not?...

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC. — Pourquoi ne concourez-vous pas avec ces demoiselles?...

DAPHNÉ. — Parce que, dans mon pays, les femmes elles n'ont pas besoin de courir devant les hommes pour que les hommes ils courent après elles. (Hélaant au loin.) Hullo! Charley! Come here, my dear man. Take me to the buffet. You feel thirsty... don't you?...

CHARLEY CHURCHANDWISKY, un grand garçon à figure innocente, aux yeux clairs, semblable à une jeune fille qu'on aurait déceimment jugée trop grande pour porter une robe. — Yes. Very.

DAPHNÉ, au Monsieur en habit blanc. — Vous savez à la mort du vieux duke, Charley il est un pair.

(Sur ce, elle ramène ses jupes d'un air majestueux, jette au loin le panama de Joseph avec lequel elle s'éventait, et s'en va rejoindre Charley.)

GASTON, agitant un chapeau et une cloche. — Allons, allons, en place pour la course des animaux!...

(Un grand mouvement se fait. Les tribunes s'agitent, la pelouse se garnit. Des employés viennent apporter, dans des caisses, dans des cages, ornées de rubans, les animaux préférés de ces demoiselles, qui sont engagés pour la course.)

GASTON, appelant les concurrentes. — Allons, mesdames, présentez les coureurs. *Gibelotte*, lapin dressé, présenté par M<sup>lle</sup> Alice. *Cléopâtre*, couleuvre verte, à M<sup>lle</sup> Arlette. *Notaire*, grenouille d'un an, à M<sup>lle</sup> Aline. *Bostock*, jeune lion de six mois, à M<sup>me</sup> Boulenger. *Hirondelle*, tortue sauvage, à M<sup>lle</sup> Agnès Bonvieuxtemps. Les animaux sont autorisés à prendre un léger canter avant la course.

(Les dames sortent leurs bêtes chéries à l'appel de Gaston. *Notaire*, la grenouille, fait des bonds extraordinaires, heureusement retenue par un fil à la patte que tient Aline; *Cléopâtre*, la couleuvre se vautre paresseusement dans l'herbe, le lionceau *Bostock*, particulièrement excité, veut se jeter sur *Gibelotte* et le dévorer; *Gibelotte* saute de côté pour l'éviter. Seule *Hirondelle*, la tortue ne veut pas faire un mouvement. Le canter des animaux est plutôt joyeux.)

GASTON, d'une voix de crieur public. — Ainsi, c'est entendu : Course d'animaux avec entraîneurs facultatifs. Il est permis de guider l'animal. Il est défendu de le porter. Le lapin rend deux têtes au lion, qui en rend deux à la couleuvre, qui en rend trois à la grenouille, qui en rend cent à la tortue. Mesdames, j'ai le chronomètre devant moi, le pistolet dans ma main. Vous êtes prêtes?... Au coup de pistolet vous partez tous ensemble, les uns après les autres. (A M<sup>me</sup> Boulenger.) S'il vous plaît, madame, retenez *Bostock*, il va manger *Gibelotte*.

M<sup>me</sup> BOULENGER. — *Bostock*. Voyons, mon petit... mon bon lion... Mais je vous affirme, monsieur le Starter que *Bostock* n'a aucune envie de *Gibelotte*, c'est *Cléopâtre* qui le rend nerveux. Il a très peur des serpents.

(Pendant qu'elle a donné ces explications, *Bostock* ayant détourné son attention de *Gibelotte*, la concentre sur *Hirondelle*. La tortue ne bouge pas. Après l'avoir flairée, *Bostock* avec un grognement lui tourne le dos et lui exprime un mépris profond d'une abondante humidité. Heureusement que tout glisse sur *Hirondelle*. Le starter n'en est pas moins indigné.)

GASTON. — Je préviens son entraîneur, que *Bostock* va se faire disqualifier s'il recommence! Qu'on porte *Hirondelle* sous la pompe...

(On emmène *Hirondelle* sous la pompe, où elle paraît s'amuser. Le contact de l'eau froide la réveille agréablement. Les animaux sont de nouveau mis en ordre.)

GASTON. — Une... deux... trois... Partez!...

(Au coup de pistolet, les animaux conduits par leurs maîtresses, se mettent en marche vers le but. Alice, Aline et Arlette conduisant le lapin, la couleuvre et la grenouille, se font des signes en riant sous cape.)



GUY, qui assiste Alice, frappé par la forme insolite des oreilles de *Gibelotte*. — Il me semble que votre lapin a des oreilles bien longues.

ALICE. — C'est pour mieux entendre mon enfant!

POKERSTRUGGLE, considérant *Cléopâtre*. — Say! Le serpent il ressemble à un cordon pour une sonnette. Fiuny chap!

ARLETTE. — C'est pour vous faire parler, mon enfant!

GONTRAN, que la peau singulière de *Notaire* surprend. — Il me semble que votre grenouille a du poil aux pattes.

ALINE. — C'est pour mieux courir, mon enfant!

(Elles éclatent de rire, toutes les trois. Le lapin gambille, la grenouille sautille, la couleuvre ondule. La foule manifeste son admiration.)



AGNÈS, qui mène *Hirondelle*, la tortue avec une baguette, assistée de Joseph Prudhomme. — Vous aimez les animaux?...

JOSEPH PRUDHOMME. — Oh! oui.

AGNÈS. — Moi aussi je les aime. (Sans transition.) Vous m'êtes très sympathique. Qu'est-ce que font vos parents?... Ils sont propriétaires?... Vous êtes fils unique?...

(Et tout en conduisant *Hirondelle*, qui va d'un pas de sénateur, elle questionne Joseph Prudhomme. *Bostock* refuse de marcher.)

M<sup>me</sup> BOULENGER, énergique. — *Bostock*, si tu ne veux pas marcher... je t'emmène chez Bidel!...

(Cet argument décide *Bostock*, qui fait un saut en avant. Le lapin, la grenouille, la couleuvre se disputent la première place. Le lion fait un effort pour gagner du terrain. De loin la tortue s'apprête à les rattraper. La course est chaudement disputée : c'est un coup d'œil splendide. Subitement, au moment où *Bostock* va arriver à la hauteur de *Gibelotte*, il pousse un rugissement et s'élance sur le lapin. D'un coup de dent, il lui a tordu le cou, puis d'un coup de patte, il crève le ventre à *Notaire*, qui git dans l'herbe. Et rendu furieux par ce double meurtre, il tombe enfin sur *Cléopâtre*, en ouvrant une gueule terrible. D'un seul coup il avale la moitié du serpent, avant qu'on ait pu l'en empêcher, mais, ô vengeance du reptile, on voit le lion aussitôt se tordre en proie à des spasmes douloureux, avec l'autre moitié de *Cléopâtre* qui lui sort de la bouche. Combat terrible. *Bostock* se met à pousser des rugissements de douleur péniblement gutturaux, pendant que la foule en tumulte, se presse autour des victimes en envahissant le ring.)



GASTON, éccœuré d'indignation. — Ce *Bostock* est un monstre!

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC. — C'est un phénomène. Un lion qui se pose un lapin, mange la grenouille et joue du serpent!

GASTON. — Mesdames, messieurs. C'est une horreur! C'est un scandale! Nous avons eu affaire à des coureurs truqués. (Brandissant *Notaire* et *Gibelotte*.) Ces animaux étaient en carton! des animaux mécaniques! (Arrachant un morceau de *Cléopâtre* enfoncé dans la gueule de *Bostock*.) Et le serpent était en fil de fer!

(Alice, Aline et Arlette, les trois complices se tordent le leurs stratagèmes. *Bostock*, sérieusement malade fait des efforts pour se débarrasser du restant de *Cléopâtre* qui lui obstrue le gosier.)

M<sup>me</sup> BOULENGER, à son lion superbe et douloureux. — La prochaine fois que nous courrons ensemble, *Bostock*, nous nous

assurerons d'abord que tous les concurrents sont mangeables. Il va avoir une gastrite le pauvre chéri. Manger du fil de fer. Mâcher un ressort de sommier!...

(Durant la bagarre, *Hirondelle*, la tortue, a continué son petit parcours. Elle touche au but, au moment où Agnès, rougissante, achève sa conversation avec Joseph Prudhomme.)

AGNÈS. — Oui, alors vous pourrez en parler à mes parents. Je ne fais rien sans eux.

JOSEPH PRUDHOMME, très emballé. — Vous êtes exquise...

(Bruit, acclamations. *Hirondelle* gagnante, est portée en triomphe. Agnès se voit attribuer un prix. Joseph Prudhomme aussi. Des musiques retentissent. C'est la valse du dancing-golf. Gaston, Guy, Gontran, se précipitent avec Alice, Aline, Arlette. Agnès, comme une jeune fille sage, après avoir remis *Hirondelle* dans son panier, se prépare à s'en aller avant la colue de la sortie. Joseph Prudhomme cherche son chapeau. Il aperçoit Daphné auprès de Charley. Le jeune lord désespérément gris. Déjà autour de lui on s'en aperçoit. Un petit scandale va éclater.)

CHARLEY. — J'ai parié que je me tiendrais debout même si le Seigneur il faisait tourner la terre autour de moi. Elle tourne. (Il va tomber, on rit. Il commence de s'apercevoir qu'il est gris, il profère de vagues insultes aux assistants.) Damn it!... Hang them!... Damn your...

DAPHNÉ, le prenant par le bras. — Come alone, Charley. Il n'y a que moi qui vous comprends. Venez, j'ai une voiture. Vous devez avoir la migraine. Je vais vous mettre à votre hôtel. Come alone, old boy...

CHARLEY, redevenant gentleman devant le ton doucement impérieux de Daphné, se redresse, mais il ne peut articuler qu'un mot. — Yes.

(Et Daphné l'emmène, raide et se tenant à peine debout, à la stupefaction générale.)

JOSEPH PRUDHOMME, à Daphné. — Excusez, Miss Flyinglove... Mon chapeau... Mon panama... Qu'est-ce que vous avez fait de mon panama?...

DAPHNÉ, du haut de sa hauteur. — Get away you... crazy cad!...

(Joseph Prudhomme demeure atterré. Daphné et Charley ont disparu.)

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC. — La voilà, celle qui a gagné le plus beau prix du gymkhanna. Dans six mois elle sera pairesse, et elle paradera au drawing-room. Feathers and crown, pearls and diamonds. Tout cela pour avoir évité un scandale à ce jeune éméché. Flirt, business and Co!

JOSEPH PRUDHOMME. — Qu'est-ce que ça veut dire un crazy cad?...

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC, d'une voix flûtée. — Ça veut dire : Allez-vous-en, sale muffle.

JOSEPH PRUDHOMME. — Hein! elle m'a pris pour un animal! C'est un lion qui a un muffle!...

LE MONSIEUR EN HABIT BLANC. — Elle vous a pris pour *Bostock*!...

(Joseph Prudhomme fils va pour répliquer, mais à ce moment le gymkhanna bat son plein. Tout tourne autour de lui. La valse court sur le gazon et plus que jamais le Madam's club a l'air d'un salon, d'un grand salon dans un coin duquel *Bostock*, bien malade, fait de tristes réflexions sur tout l'artificiel de cette Société qui crée des jeunes filles pareilles à des poupées, des jeunes gens pareils à des mannequins et des ressorts à boudin pareils à des serpents.)

CLAUDE BERTON

